

Ce numéro contient: 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet d'ADRIENNE LECOUVREUR, par M^{me} Sarah Bernhardt;
2^o Le 2^e fascicule d'une nouvelle de M. Ferdinand Duchêne: THAMILLA.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 10 AOUT 1907

65^e Année. — N^o 3363.



Une distribution gratuite de pain par les soins du consulat de France, le 14 Juillet. — Phot. Soudan et Dyé.



La construction d'une jetée d'avant-port: le train de la Compagnie marocaine apporte des carrières les premiers matériaux.
(Le mécanicien de cette locomotive a été victime des meurtriers marocains. — Photographie prise le 15 juillet 1907.)

L'ACTION DE LA FRANCE A CASABLANCA AVANT LES TROUBLES

COURRIER DE PARIS



Dans l'appartement aux persiennes closes où règnent « de pâles ténèbres », les meubles et les objets, énervés d'isolement, échangent entre eux, durant les longues heures des vacances, des impressions violentes et naïves.

LE LUSTRE, *sous sa camisole de force en gaze*. — J'étouffe, je deviens fou.

LA PLANTE, *que la concierge a bien promis d'arroser*. — Moi, je meurs de soif.

UN VER, *en train de reprendre une portière*. — J'ai une faim !

UNE BROSSE. — Mange. Tu as de la chance que je ne sois pas en main. Je t'aurais vite fait perdre le goût de la laine !

LES FLAMBEAUX. — De la lumière ! On n'y voit rien. Nous ne pouvons même plus nous regarder dans la glace.

LA PINCETTE. — Dire que je suis condamnée jusque pendant la belle saison à vivre en face de cette pelle !

LA PELLE. — Je te conseille ! Quitte ces airs pincés ? Dès qu'une chose est rebutante et sale, on a coutume de dire qu'elle n'est pas à prendre avec toi... et cependant c'est toi qu'à la hâte on court chercher.

LA PINCETTE. — Eh bien ? Et toi ? Sur qui brûle-t-on du sucre quand ça empest ?

LA PELLE. — Sur moi. Je m'en vante. Je purifie l'air.

LA BARRE DE FOYER, *roide*. — Silence à la pelle !

LA CHEMINÉE. — Je m'ennuie à périr, la trappe baissée. Pas moyen de ronfler. Je n'ai plus l'amusement du feu, des flammes dansantes, la plainte des bûches, le rire des étincelles. On m'a retiré jusqu'à mes cendres. Si au moins je pouvais urmer ?

LE PETIT TABOURET. — Où se promènent actuellement les pieds frivoles de ma jolie maîtresse ? Quelle vie de bâtons de chaise mènent-ils ? Sur quels coussins de moleskine d'hôtel me font-ils des infidélités ? Je me languis d'eux.

LES CHENETS. — Moi aussi.

UNE CAUSEUSE. — Jamais on ne saura quel supplice c'est pour moi, avec le nom que je porte, de n'avoir personne à qui parler !

PLUSIEURS SIÈGES, *à la fois*. — Eh bien ? Et nous ? Ne sommes-nous pas là ?

LA CAUSEUSE. — Ce n'est pas de la conversation ainsi qu'au jour de réception de madame.

UN GUÉRIDON. — Mais tu fais comme nous tous, ce jour-là. Tu ne dis pas un mot.

LA CAUSEUSE. — J'écoute.

UN FAUTEUIL. — Elle a raison. Depuis deux mois, trop de solitude ! Cela dépasse les bornes.

LE THERMOMÈTRE. — Il y a des degrés.

UNE SOURIS. — Pas un chat !

UN AUTRE FAUTEUIL. — Nous sommes là six, bras ouverts, avec un grand benêt de canapé à oreilles...

LE CANAPÉ A OREILLES. — Hé là-bas ? Je ne suis pas sourd !

LE FAUTEUIL, *continuant*. — ...à faire tapisserie, en rond, à vide, comme si on allait jouer les *Précieuses Ridicules*, et elles ne viennent pas.

UN TOME DE MOLIÈRE, *sur une table*. — Elles reviendront.

UN PETIT DIVAN. — Oh ! vous, les fauteuils carrés, il vous faut du monde, des gens en visite, des dos considérables et des reins éminents, des ministres, des généraux, des douairières chargées de perles grosses comme les boules de naphthaline qui vous jonchent à cette minute !... Moi je n'en réclame pas tant. Pourvu qu'ils soient jeunes, gentils et un peu amoureux, un monsieur et une dame me suffisent et, dès que, par hasard, j'en ai une paire sur les genoux, je la retiens !

L'ECRAN. — Quelle honte !

LA SERRURE DE LA PORTE PALIÈRE. — En attendant, je me rouille, au point même que je me demande si je n'opposerais pas deux fois plus de résistance aux cambrioleurs.

LE PAILLASSON. — Ah ! ils se moquent bien de toi et de tes pareilles, va ! Que tu sois rouillée ou non, fermée à double ou à triple tour, ils entreront comme dans un musée.

LA SERRURE. — Pardon. Vous oubliez que ma clef est cachée en bas, suspendue à un clou à portée de la main, près de la porte vitrée de la loge du concierge, lequel joue à la manille en face chez le marchand de vin.

LE VERROU DE SURETÉ. — Et puis, vous compentez sans moi ? Sans mes deux crans ?

LE COFFRE-FORT. — Enfant ! Petit ingénu !

LE VERROU DE SURETÉ. — Eh bien, vous mériteriez qu'on nous forçât pour vous apprendre à plaisanter ? On me brisera, soit. Mais, après tout, ce n'est pas moi qui serai volé. C'est vous. Ah ! vous en allongeriez une figure si une bande de « monte-en-l'air » envahissait soudain l'appartement ! Toi, le piano, qui fais semblant de dormir sous ta couverture, qu'est-ce que tu leur dirais ?

LE PIANO. — Je ne veux pas qu'on me touche !

LA SERRURE. — Et toi, la pendule ?

LA PENDULE. — Sortez ? Ou je sonne.

LE PAILLASSON. — Moi : essayez au moins vos pieds.

LE COFFRE-FORT. — Moi je leur réciterais comme Arvers : Tout meuble a son secret.

UN VIDE-POCHES. — Est-ce que nous ne sommes pas un peu parents ?

UNE TABLE. — Moi, je crois que je ne leur dirais rien. Malheureusement ils ne viendront pas.

UNE VITRINE. — Pourquoi, malheureusement ?

LA TABLE. — Parce que ce serait une distraction et que je m'assomme. Je veux sentir des coudes.

LE PARQUET. — Merci bien ! Je ne comprends pas pourquoi vous récriminez tous. Moi, je me garderais bien de me plaindre. Je suis très heureux, je n'ai plus de tapis, je respire.

LE BALAI. — Et, comme tout est fermé, la poussière n'entre pas.

LE PLUMEAU. — Tu veux dire qu'elle ne sort plus ?

LES HOUSSES. — C'est nous qui la recueillons.

UNE SERVIETTE, *posée sur la tête d'un buste*. — Vous êtes faites pour ça, comme moi.

LA HOUSSE DU GRAND CANAPÉ. — Taisez-vous, torchon !

LA TABLE. — La poussière, c'est encore moi qui en souffre plus que tout le monde.

LE SOUFFLET, *impertinent*. — En effet, tu en as plutôt une bonne couche !

LA TABLE. — Souffle-moi donc dessus au lieu de faire de l'esprit.

LE SOUFFLET. — L'esprit souffle où il veut, ma fille. Et puis rappelle-toi que je suis en vernis Martin, que je remonte à la Régence et que c'est seulement à cause de ma gracieuse ancienneté qu'il m'est permis de figurer au Salon ? Mais je suis crevé, l'air me passe au travers du cuir.

LA TABLE. — Bric-à-brac !

UNE CHAISE LÉGÈRE, *à lyre*. — Moi, je n'ai vraiment la paix que pendant cette saison. Je sors si fatiguée de mon hiver ! A Pâques, je n'en peux plus. En effet, je ne me suis jamais expliqué pourquoi c'est invariablement moi, fragile et délicate par excellence, que choisissent exprès les volumineuses personnes et les monstres de grosseur pour s'y écrouler. C'est un mystère. Il y a dans mes membres fins un charme qui plaît aux bedons extravagants et aux gigantesques râbles. Du plus loin j'attire les « cent-kilos ». J'ai déjà été cassée comme une paille et raccommodée vingt fois. Il faut qu'au fond je sois plus solide que je n'en ai l'air. Au moins, l'été, je reprends des forces.

UNE LISEUSE. — Je ne vous cache pas mon

horreur de cette époque, parce que nous ne sommes au courant de rien.

UNE BERGÈRE. — On ne sait même plus le temps qu'il fait.

LE BAROMÈTRE. — Il pleut, il pleut, bergère.

UNE MOUCHE. — Des nouvelles ? Vous en voulez ? En voilà ! Et de graves. Trois de mes compagnes sont, depuis le 4 juin, enfermées dans le sucrier.

UNE TEIGNE. — Ah ! les malheureuses ! Elles sont perdues ! Elles doivent être mortes aujourd'hui ?

UN PAPILLON. — Oui. Mais d'une mort bien douce.

LA TEIGNE. — Ce qui me fait rire, c'est la candeur des pauvres gens qui croient encore à l'efficacité des poudres, des poivres et des camphres pour nous exterminer. Nous n'en volons que mieux et ne courons ici aucun danger.

UNE AUTRE MOUCHE. — Il faut cependant faire attention, car il y a une araignée.

LA TEIGNE. — Où donc ?

LA MOUCHE. — Dans le plafond, parbleu ! (Un court silence.)

UN PORTRAIT D'HOMME, *du siècle dernier, pendu au mur*. — Je vous ai laissé dire vos sornettes. Ecoutez-moi. Vous êtes tristes et désorientés parce que vous ne pouvez pas vous passer des humains. La société des jupes, le frôlement des étoffes, la caresse des doigts, vous manquent. La moitié de l'année je vous entends cependant soupirer : « Ah ! quand donc serons-nous seuls ? » et, dès que vous êtes réduits à vous-mêmes, vous ne savez plus que devenir. Nous avons besoin, voyez-vous ? — nous autres, objets inanimés surtout — de l'homme, de la femme, des vivants. C'est eux qui nous donnent le mouvement, l'existence et la joie. Sans eux, nous ne sommes plus rien que des choses inertes et lugubres. Nous languissons alors dans des sortes de limbes et nous péririons, si cette situation douloureuse se prolongeait. Mais, quand l'homme et la femme nous remuent, nous déplacent, nous cajolent, nous patinent, nous disposent cent fois par jour au gré de leurs caprices et au mieux de notre beauté, nous mettent en valeur à l'endroit choisi et dans l'éclairage propice... ah ! la fière tournure que nous prenons ! Comme nous sommes jolis, coquets, vaniteux ! Tandis que considérez d'autre part de quoi nous avons l'air en dehors de notre milieu, par exemple, à la salle des ventes, ou sur le trottoir, un jour de déménagement ? Ne vous étonnez pas si je vous parle avec cette philosophie et cette grande hauteur de vues ? C'est que je vous suis supérieur à tous.

UN MIROIR. — En quoi ? Parce que tu es accroché plus haut ?

LE LUSTRE. — Eh bien ? Et moi ?

LE PORTRAIT. — Parce que je suis « un portrait », ce qui reste d'un homme qui a eu chair et os de qualité sous le roi Louis XVI. Je suis son image, sa représentation dernière. Quelque chose de sa pensée, de son cœur, de son âme généreuse et légère subsiste dans mes yeux, sur ma face rasée, aux coins de ma lèvre souriante et jusque dans les plis de mon habit bleu. Je ne suis qu'un objet sans doute, un morceau de toile peinte tendue dans un cadre de bois ovale, mais il me souvient presque d'avoir vécu, et il me regrette d'avoir aimé... Et quand d'aventure notre maîtresse me regarde en baisant une rose un frisson me passe.

LA MOUCHE. — Un mot de plus et je me promène sur ton nez !

UN VASE MODERN-STYLE. — Ah ! le vieux tableau !

Le timbre du téléphone se met à sonner. Tous ricanent tout bas : Allô ! Allô !

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC

A CASABLANCA

Tandis que la France attendait, avec une longanimité jugée, par certains, excessive, que le Maghzen lui accordât les justes satisfactions qu'elle réclamait pour toute cette tragique série d'attentats qui se sont succédé en ces derniers mois, et dont ont été victimes tour à tour Charbonnier, Gironcourt, Lasallas, l'infortuné docteur Mauchamp, les Marocains, encouragés sans doute par tant de patience, viennent de grossir tout à coup leur dette d'effroyable façon : le 30 juillet dernier, huit Européens employés aux travaux du port en construction, à Casablanca, sur l'Atlantique, ont été massacrés par une populace ivre de carnage, venue des environs de la ville. Peut-être même, le nombre des victimes est-il plus considérable. Les dépêches apportant ces nouvelles sont, sur certains points, contradictoires. Mais trois, au moins, de ces infortunés sont, à coup sûr, nos compatriotes ; trois autres sont Italiens, deux Espagnols.

Le lieutenant de vaisseau A. Henri Dyé, qui, au cours de deux remarquables croisières, a dressé les cartes hydrographiques de la côte marocaine, a donné, dans son rapport, les détails suivants sur la ville qui vient d'être le théâtre de cette sauvage agression :

Casablanca est le port le plus considérable de la côte marocaine, car le mouvement des marchandises à l'entrée et à la sortie dépasse même celui de Tanger (soit 19 à 20 millions en moyenne). Cette prospérité de la ville tient à la fertilité de la province de Chaouya et des



Le consulat de France à Casablanca. (A gauche, sous l'auvent, le bureau de poste français.)



Magasins de la Compagnie marocaine et logements des ouvriers sur la Marine.

régions voisines ; ce sont, par excellence, des pays agricoles à la terre noirâtre ou rougeâtre, bien arrosés par des rivières et de nombreuses sources. Pouvant exporter les produits du sol, les laines, les peaux de chèvres, les bœufs et les moutons sur pieds, etc., les indigènes des tribus environnant Casablanca ont une notable capacité d'achat pour les importations européennes, tissus, sucres, thés, semoules, etc. Quand l'année est suffisamment pluvieuse, Casablanca est un centre considérable pour l'exportation des grains et céréales ; pendant l'année 1904 on a vu pendant plusieurs semaines dix-sept navires en rade attendant leur tour de chargement.

Or, ce port si commerçant n'est, en réalité, qu'une rade foraine, où les navires doivent mouiller à un mille ou deux de la côte. Des « barcasses », lourds bateaux péniblement manœuvrés à l'aviron, viennent charger, bord à bord, les marchandises pour les conduire à terre ou inversement, et cela seulement quand l'état de la mer le permet. Il résulte de cette situation des retards, des pertes de temps, des frais considérables. Un petit quai régnant devant la porte



M. Malpertuy, consul de France à Casablanca.



Le port de Casablanca à marée basse.

(On voit à découvert toute l'ancienne digue qui doit servir d'assise au nouveau môle.) — Phot. P. Blanc.



La place du marché.

de la Mer, une jetée rudimentaire commencée sous le précédent sultan ne constituent que de ridicules et insuffisantes améliorations à un état de choses peu favorable au développement du mouvement commercial.

Devant les plaintes incessantes des négociants marocains aussi bien que des Européens, le Maghzen comprit la nécessité de construire, à Casablanca, un vrai port, et, vers la fin de l'année dernière, il passait un traité à ce effet avec la Compagnie marocaine. Celle-ci confia l'exécution des travaux à MM. Schneider et C^{ie} et à M. J. Vigner, qui, à leur tour, soustraitèrent avec deux entrepreneurs, MM. Donnadix et Gindro.

Le contrat, admirablement préparé et étudié par les défiants Marocains, est d'une précision étonnante. Nous n'en retiendrons ici qu'un point : s'il stipule pour les grosses mains-d'œuvre l'emploi de travailleurs indigènes, par contre, pour tous les emplois exigeant certaines compétences, il spécifie que la Compagnie est libre d'amener des ouvriers d'où il lui plaira et en tel nombre qu'il lui semblera nécessaire.

Les manœuvres marocains offrirent avec empressement leurs services. Ils étaient plus de trois cents sur les chantiers. Les habitants mêmes de Casablanca suivaient avec un intérêt sympathique les travaux, commencés le 2 mai dernier. L'esprit de ces gens, d'ailleurs, de l'aveu de tous les voyageurs, fut toujours excellent. Quand le lieutenant de vaisseau Dyé eut terminé ses sondages dans la baie de Casablanca, il fit faire, par les soins du consulat de France, à l'occasion du 14 Juillet, une distribution de pain aux pauvres de la ville, en remerciement des dispositions amicales et des bons vouloirs qu'il avait rencontrés là.

Tout allait donc au mieux du monde. Les entrepreneurs avaient ouvert, à l'est de la ville, une carrière, d'où un chemin de fer amenait les pierres jusqu'au port. Ils avaient fait venir de France un important matériel, de gros approvisionnements de chaux, de ciment, de fer. Les travaux préparatoires, estacades, voie ferrées, étaient achevés ;

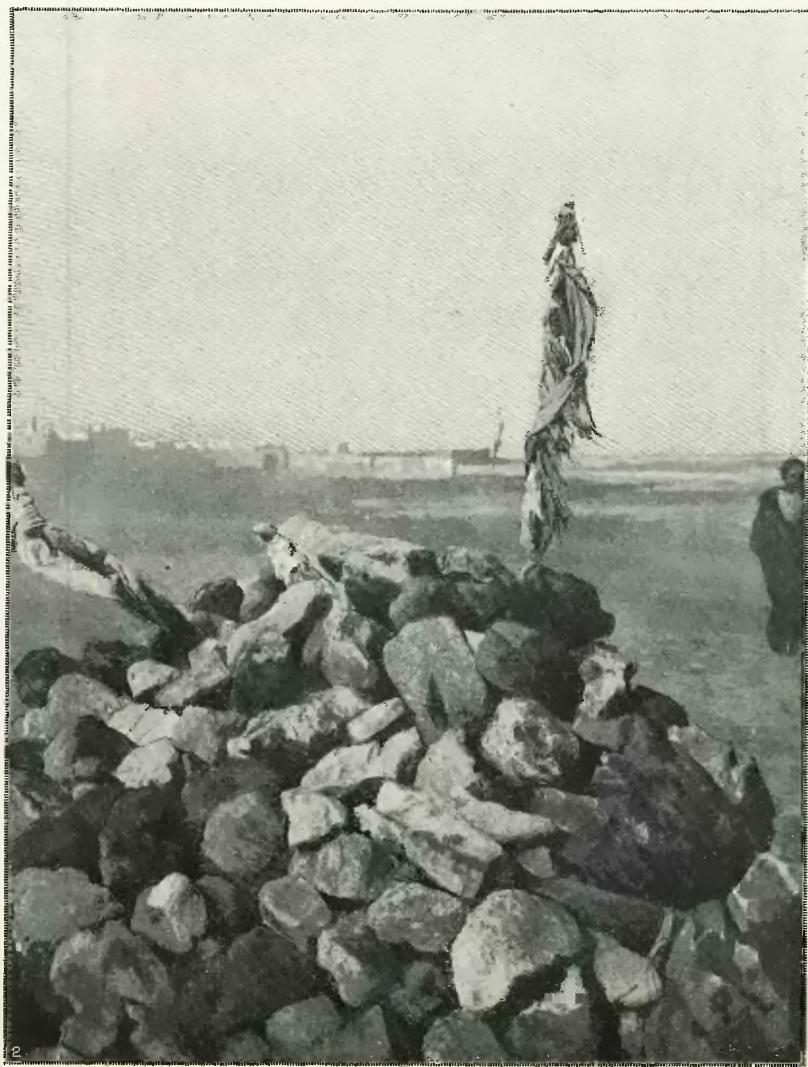
les maçons allaient s'y mettre à l'œuvre. Mais, le 30 juillet, des bandes de Kabyles venus de la campagne, armés comme ils le sont toujours et fanatisés par les excitations à la guerre sainte du fameux sorcier Ma el Aïnin, premier auteur, déjà, du drame de Marakech, envahissaient les chantiers, après avoir, la veille, sommé le gouverneur de faire arrêter

les travaux. Ils saccageaient tout, brisaient une locomotive, incendiaient les baraquements édifiés pour le service de l'entreprise, et, enfin, massacraient les ouvriers européens qu'ils rencontraient sur leur passage.

Les Européens, les israélites, affolés, cherchèrent à fuir par la porte de la Mer, à gagner les navires mouillés au large, car, du côté de terre, la ville était bloquée. Certains furent poursuivis jusqu'en l'eau et frappés. L'un aurait été tué. Un certain nombre se réfugièrent dans les consulats, et notamment, au consulat de France, géré, en l'absence du consul, M. Malpertuy, en congé, par M. Neuville, un jeune élève consul qui semble avoir fait vaillamment son devoir.

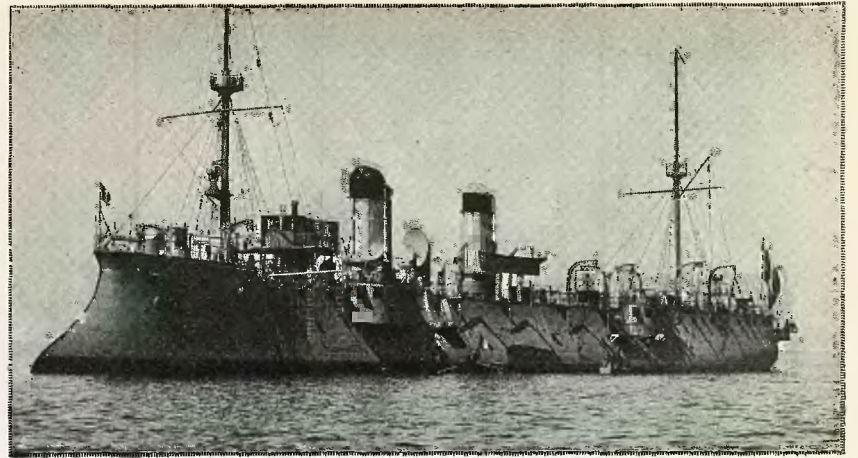
L'émotion que produisit la nouvelle de cet odieux attentat fut considérable.

Le gouvernement français, d'accord avec le cabinet de Madrid, se mit aussitôt en mesure d'en assurer la répression. Des ordres furent envoyés à Toulon pour constituer une escadre placée sous le commandement de l'amiral Philibert, et chargée de prendre en Algérie pour les conduire au Maroc, trois mille hommes de troupes, commandés par le général Drude. Dès le lendemain du massacre, le *Galilée* était parti de Tanger pour aller protéger nos nationaux. Son arrivée permit à ceux qui demeuraient à terre de s'embarquer. Lundi dernier, comme le commandant du *Galilée* envoyait à terre un piquet de soixante hommes chargés d'assurer la garde du consulat, nos marins furent reçus à coups de fusil, en dépit de la promesse faite par le gouvernement qu'ils trouveraient toutes portes ouvertes. A la baïonnette, ils se frayèrent passage. Du consulat, ils signalèrent l'incident au *Galilée*, qui ouvrit le feu contre le quartier marocain et les alentours de la ville, secondé par le *Du-Chayla*, qui venait d'arriver. Cette canonnade, suivie d'un second débarquement de marins français auxquels se joignirent trente marins espagnols, a produit une salutaire impression. Mais une inquiétante effervescence règne encore sur plusieurs autres points du Maroc.

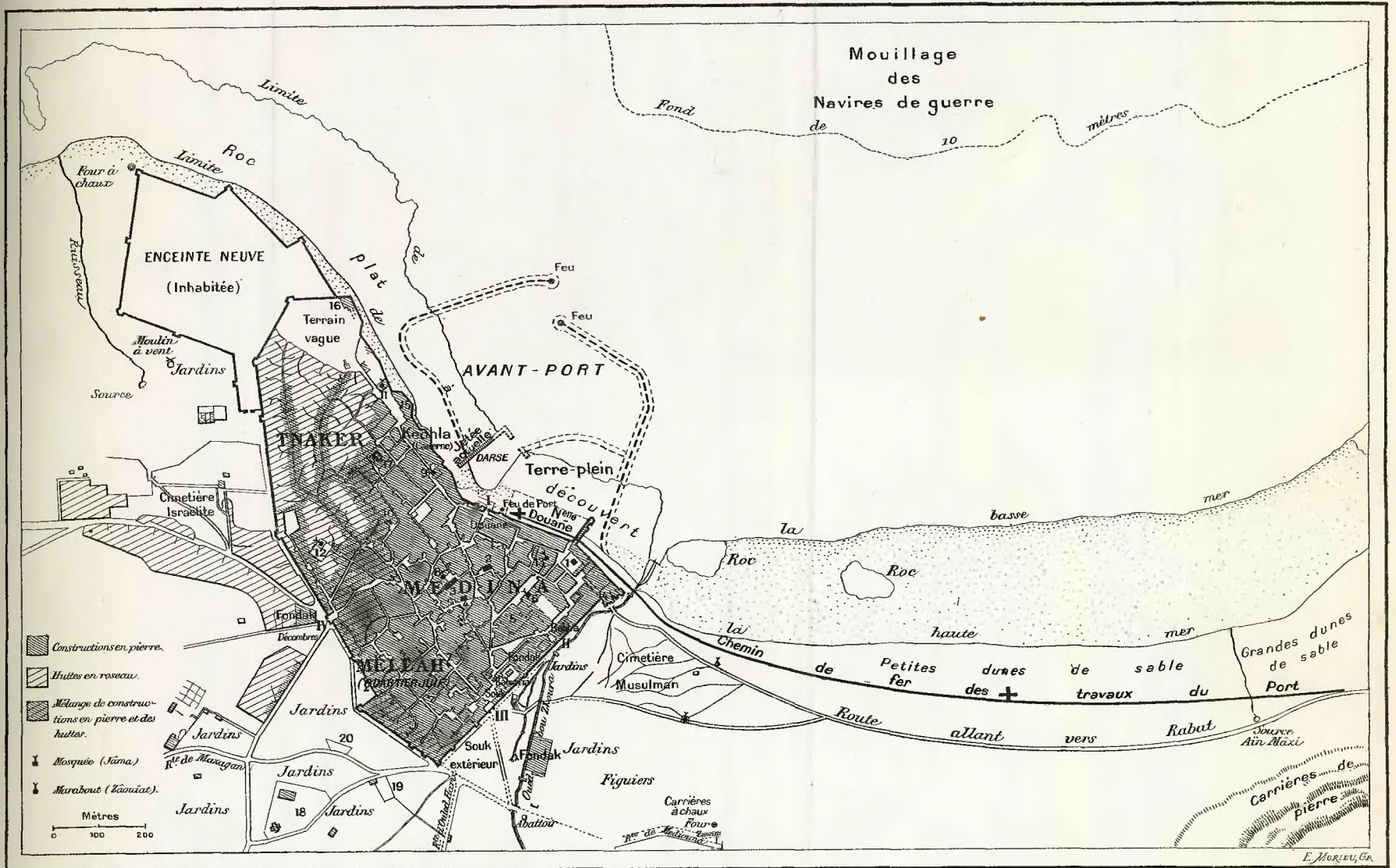


A CASABLANCA. — Le jalon-fétiche.

(Les indigènes viennent prier autour de ce bâton entouré de lambeaux d'étoffe.). — Phot. G. Lecuyer.

Le croiseur protégé *Du-Chayla*. — Phot. Bougault.L'avis *Galilée*. — Phot. Bar.

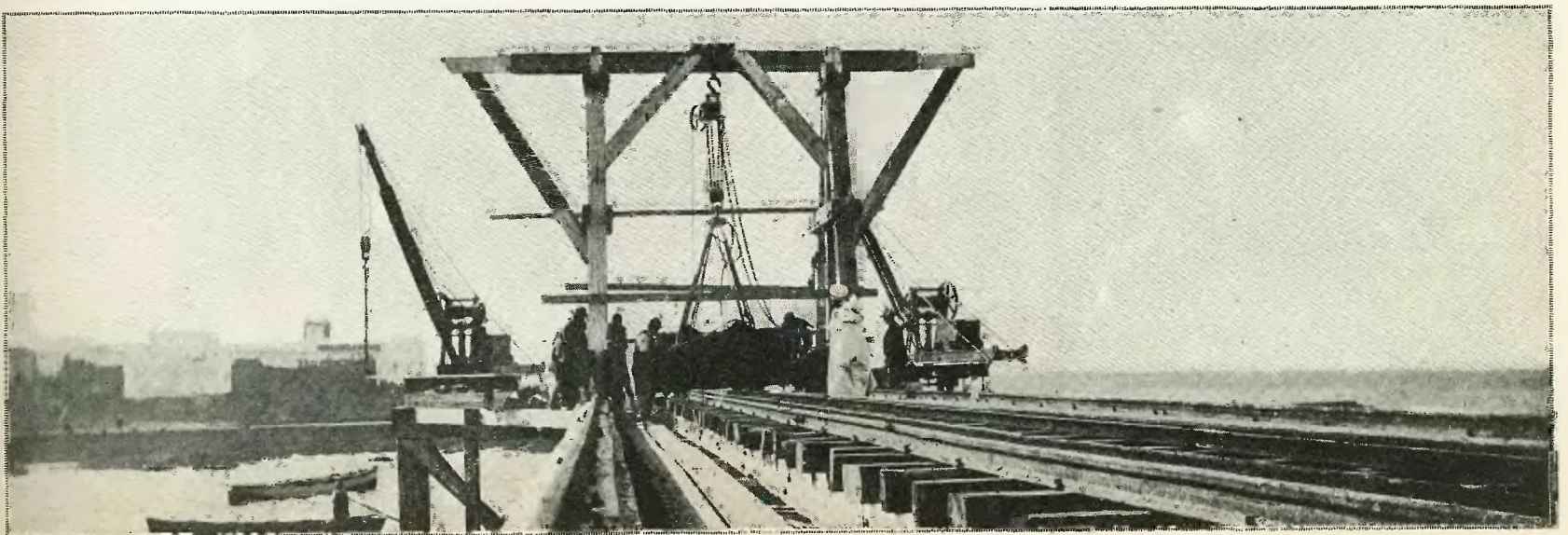
Les deux navires de guerre qui ont bombardé Casablanca.



Plan de la ville et de la rade de Casablanca

dressé sur les indications et d'après les croquis et les plans du lieutenant de vaisseau Dyé et du D^r F. Weisgerber.

1. Porte de la mer. — II. Porte el Djedid. — III. Porte des Souks. — IV. Porte de Marakech. — 1. Consulat de France. — 2. Consulat d'Espagne. — 3. Consulat d'Angleterre. — 4. Consulat d'Allemagne. — 5. Dâr el-Maghzen. — 6. Jâma el Kebîr. — 7. Jâma es-souk. — 8. Zâouïa Mouley Abd-el-Kader. — 9. Jâma Ould el Hamra. — 10. Jâma Chlouh. — 11. S' Allal Kaïrouani. — 12. S' Embârek. — 13. S' Bou Smâra. — 14. S' Bellioût. — 15 et 16. Bastions (bordj). — 17. Mission des franciscains. — 18. Mission anglaise. — 19. Cimetière catholique. — 20. Cimetière protestant. — Les deux croix marquent l'emplacement des massacres d'Européens — Les lignes de traits indiquent les môles projetés pour la création d'un avant-port.



LA FRANCE A CASABLANCA. — Débarquement d'une seconde locomotive sur l'appontement de la Compagnie marocaine.

Phot. comm. par M. Edouard Robert.



La façade (maintenant démolie) sur la rue de Sèvres.

UN COUVENT CÉLÈBRE QUI DISPARAIT « LES OISEAUX »

Il y a quelques jours, les douze dernières religieuses qui gardaient encore l'ancien couvent des Oiseaux ont

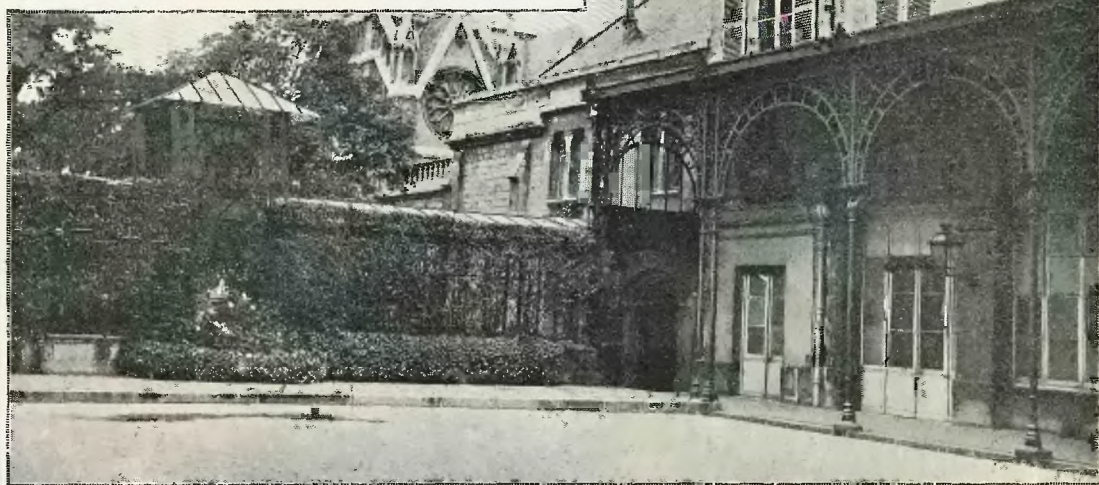


Vue sur le parc et sur la chapelle.

été expulsées. En attendant que des acquéreurs se présentent (il y a pour plus de 3 millions de terrain), la vaste maison est tant bien que mal divisée en appartements à louer.



AU COUVENT DES OISEAUX. — Un coin du jardin botanique.



La cour d'honneur.



La cour de récréation.

ments à louer. Toutes les fenêtres de la longue façade qui donne sur la rue de Sèvres sont hermétiquement closes, et le parc, en bordure du boulevard des Invalides, est souverainement silencieux.

Il était jadis à peu près impossible au profane de visiter le couvent. Seuls, les parents étaient conduits dans les classes et les dortoirs lors de l'admission de leurs filles, et cette faveur était tout juste consentie aux jeunes maris des anciennes élèves, après le voyage de noces. Mais l'accès du parc était formellement interdit. Malgré la fuite des Oiseaux loin de leur nid, les difficultés ne sont pas moins grandes aujourd'hui pour pénétrer dans la célèbre maison. Il faut une autorisation écrite du liquidateur.

Dès l'entrée, on se trouve dans la cour d'honneur, vaste carré dont le côté du fond est une ligne verte au

delà de laquelle s'étendent les jardins. Les trois autres côtés sont formés par les murs du pensionnat. Tout est désert : on remarque encore, cependant, le contraste entre la pauvreté des pièces consacrées aux religieuses, et le confortable des appartements réservés aux élèves. On loue cela au petit bonheur : un immense dortoir est à quatre cents francs par an ; un ensemble de cinq pièces à cinq cents francs. Il ne manque que l'eau, le gaz, des cheminées, et autres commodités. Sur les murs, des inscriptions telles que « Douceur » ou « Mortification ». Les volets des persiennes sont orientés vers le haut pour qu'on ne puisse rien voir dans la rue.

Après la cour d'honneur vient la cour de récréation, plantée d'arbres séculaires. Une statue de saint Pierre Fourier, le fondateur, présidait aux jeux des enfants, et a suivi les religieuses. A droite, la chapelle aux élégantes proportions. Elle apparaît à l'intérieur, dénudée



aussi. Les cuivres ciselés des galeries, les revêtements de bois copiés sur ceux de la Sainte-Chapelle ont été emportés.

Les jardins sont encore à peu près en état. Dans le fond à gauche, un calvaire ; non loin de là, une reproduction de la grotte de Lourdes, d'où la statue de la Vierge bleue est partie. Enfin, les serres et l'ancien jardin botanique.

Il y avait là une très belle collection de toutes les familles de plantes, et qui servait à l'instruction pratique des jeunes filles. Tout ceci a été dispersé. Quelques roses effeuillent encore leurs derniers pétales. Il est probable qu'elles feront place, sous peu, à une maison de rapport. Aussi, dans cette chaude solitude, leur floraison mélancolique apparaît-elle triste comme une agonie.

Sous le péristyle du Tribunal civil¹

DORMEURS EN PLEIN AIR

Située sous la même latitude que Madrid, New-York, terriblement froide l'hiver, souffre, chaque été, de températures vraiment sénégalaises. La vie devient alors, pour les miséreux surtout, intolérable. Le soir venu, on voit ces pauvres diables, cherchant quelque peu de fraîcheur, pour se remettre des fatigues, des souffrances du jour, s'étendre dans les rues comme ils peuvent, sur les marches de quelque édifice, dans la vasque desséchée des fontaines, à même le pavé.

Cette année, la chaleur a été particulièrement accablante, et les rues, la nuit, encombrées de dormeurs, ont offert le plus curieux spectacle.



Sur les bancs du parc de l'hôtel de ville.

Avec cette recrudescence des températures élevées, une véritable épidémie de détraquement a sévi. Les crimes se sont multipliés ; les journaux se sont remplis d'attentats de toutes sortes, de rapt d'enfants, de fillettes surtout. Il s'en est suivi d'assez graves désordres. Lundi dernier, dans quatre quartiers de la ville en même temps, la population, exaspérée de ces crimes, s'est mise en devoir de lyncher des gens qu'elle soupçonnait. On ne s'est pas attaqué, malheureusement, qu'à des coupables, car cette justice populaire est le plus souvent aussi aveugle que féroce. Et certaines autorités médicales américaines n'hésitent pas à considérer ces faits comme la manifestation d'une sorte de folie collective, causée par la chaleur.



Sur les marches d'un perron.



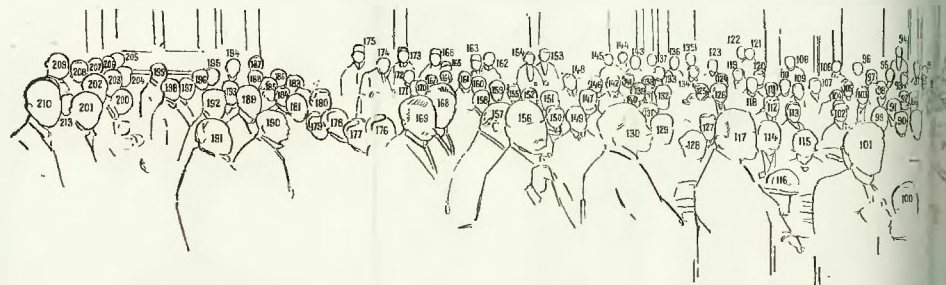
Autour d'une fontaine.

NEW-YORK, LA NUIT, SOUS UNE « VAGUE » DE CHALEUR



UNE SÉANCE PLENIÈRE DE LA CO

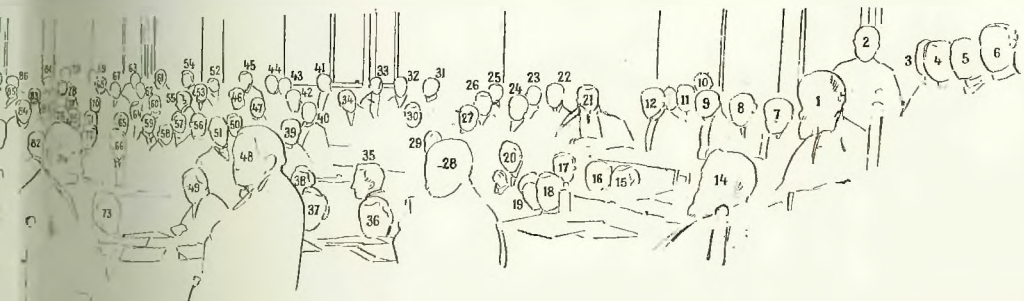
1. S. E. u. Nelidov (Russie). — 2. S. E. le bar. Marschall de Bieberstein (Allemagne). — 3. M. Kriege (Allem.). — 4. M. Doude v. Froostwyk (Pays-Bas). — 5. M. Mouraviev (Russie). — 6. M. Basily (Russie). — 7. M. le contre-amiral Siegel (Allem.). — 8. M. le major général de Gündel (Allem.). — 9. M. Zorn (Allem.). — 10. M. Frantmann (Allem.). — 11. M. de Roon (Allem.). — 12. M. Göppert (Allem.). — 14. M. de Beaufort (P.-B.). — 15. M. le Jhr. de Swinderen (P.-B.). — 16. M. Marg-Greclanu (Roumanie). — 17. M. N. Theotoky (Grèce). — 18. M. Bailly-Blanchard (Amérique). — 19. M. le Jhr. v. Vredenburg (P.-B.). — 20. M. L. Melikov (Russie). — 21. M. Reitzmann (All.). — 22. M. Jarousse de Sillac (France). — 24. M. Carlos A. Beu (République Argentine). — 26. M. le général Fr. Reynolds (Rép. Argent.). — 27. S. Ex. M. Roque Saeur Pena (Rép. Argent.). — 28. M. Prozov (Russie). — 29. M. C. Crommelin (P.-B.). — 30. S. Ex. M. Luis M. Drago (Rép. Argent.). — 31. M. E. Konek de Norwall (Autriche-Hongrie). — 32. M. Egon B. de Waldenege (Aut.-Hong.). — 33. M. le chev. O. de Weil (Aut.-Hong.). — 34. M. H. Lammasch (Aut.-Hong.). — 35. M. Ch. Garbasso (France). — 36. M. Putman-Cramer (P.-B.). — 37. M. Wald. de Scheven (All.). — 38. M. H. de Nagaoka (Japon). — 39. S. Ex. sir H. Howard (Grande-Bretagne). — 40. S. E. M. Gaetan M. de Kyros-Mere (Aut.-Hong.). — 42. M. Antoine Haus (Aut.-Hong.). — 43. S. E. le baron Guillaume (Belgique). — 44. M. le capt. S. Martin (Rép. Arg.). — 45. M. G. Allart (Belg.). — 46. S. E. M. A. Beer-naert (Belg.). — 47. S. E. le baron Ch. de Maechio (Aut.-Hong.). — 48. S. E. M. Jos. H. Choate (Amér.). — 49. M. le baron Clauzel (France). — 50. M. Eyre Crowe (Gr.-Bret.). — 51. S. Ex. lord Reay (Gr.-Bret.). — 52. M. C. Kropf (Brésil). — 53. S. E. M. J. Os. Heuvel (Brésil). — 54. S. E. M. Cl. Pinilla (Bolivie). — 55. M. Selz. de Szillas et Pilis (Aut.-Hong.). — 56. M. le gén. sir E. Elles (Gr.-Bret.). — 57. M. Cecil Hurst (Gr.-Bret.). — 58. M. le capt. C. L. Ottley (Gr.-Bret.). — 59. M. le capt. J. R. Segrave (Gr.-Bret.). — 60. M. le baron W. G. de Gieslingen (Aut.-Hong.). — 61. S. Ex. M. Carlos Concha (Chili). — 62. M. Rodr. de L. Menezes (Brésil). — 63. S. Ex. M. Aug. Mattes (Chili). — 64. The Ifon Ch. Fufton (Gr.-Bret.). — 65. M. le com. G. K. Cockerill (Gr.-Bret.). — 66. S. E. sir Ern. Satow (Gr.-Bret.). — 67. M. le capt. F. B. de Moura (Brésil). — 68. M. le col. R. F. L. de Almeida (Brésil). — 69. S. Ex. M. D. Gana (Chili). — 70. S. E. M. Ruy Barbosa (Brésil). — 71. M. Jos. Addison (Gr.-Bret.). — 72. M. Gatz. Streit (Grèce). — 73. M. le baron de Guillaume (Belg.). — 74. S. E. M. H. Porter (Amér.). —



75. M. Louis Renault (France). — 76. M. le lieutenant-col. H. Jarde-Buller (Gr.-Bret.). — 77. S. E. E. F. S. Dos Santos Lisboa (Brésil). — 78. M. A. Baptista Parure (Brésil). — 79. M. le capt. S. Dimitreff (Bulgarie). — 80. M. M. Miltcheff (Bulgarie). — 81. S. E. M. M. Pellet (France). — 82. S. E. sir Edw. Frez (Gr.-Bret.). — 83. M. Ivan Karandjouloff (Bulg.). — 84. S. E. M. Léon Bourgeois (France). — 85. M. le gén. Vrbani Vinaroff (Bulg.). — 86. S. E. M. Tsien-Sun (Chine). — 87. M. Tche Hi-Tchiou (Chine). — 88. M. Henry Parisot (France). — 90. M. A. Diomède (Grèce). — 91. M. José Fible Machado (Cubana). — 92. M. le contre-amiral Arago (France). — 93. S. E. M. Lou Tseng-Tsiang (Chine). — 95. M. H. R. Whitehouse (Chine). — 96. M. Sze Chao-Tsang (Chine). — 97. S. E. S. W. Foster (Chine). — 98. M. Fromageot (France). — 99. M. col. Sapount Zakis (Grèce). — 100. M. le baron Nolde (Russie). — 101. S. E. M. U. M. Rose (Amér.). — 102. S. E. M. Léger (Haïti). — 103. M. le gén. Amourel (France). — 104. M. le capt. Lacaze (France). — 105. S. E. M. de la Roca Calvo (Espagne). — 106. M. le col. W. S. J. Tinge (Chine). — 107. M. G. M. J. Gamazo (Esp.). — 108. M. J. Bable

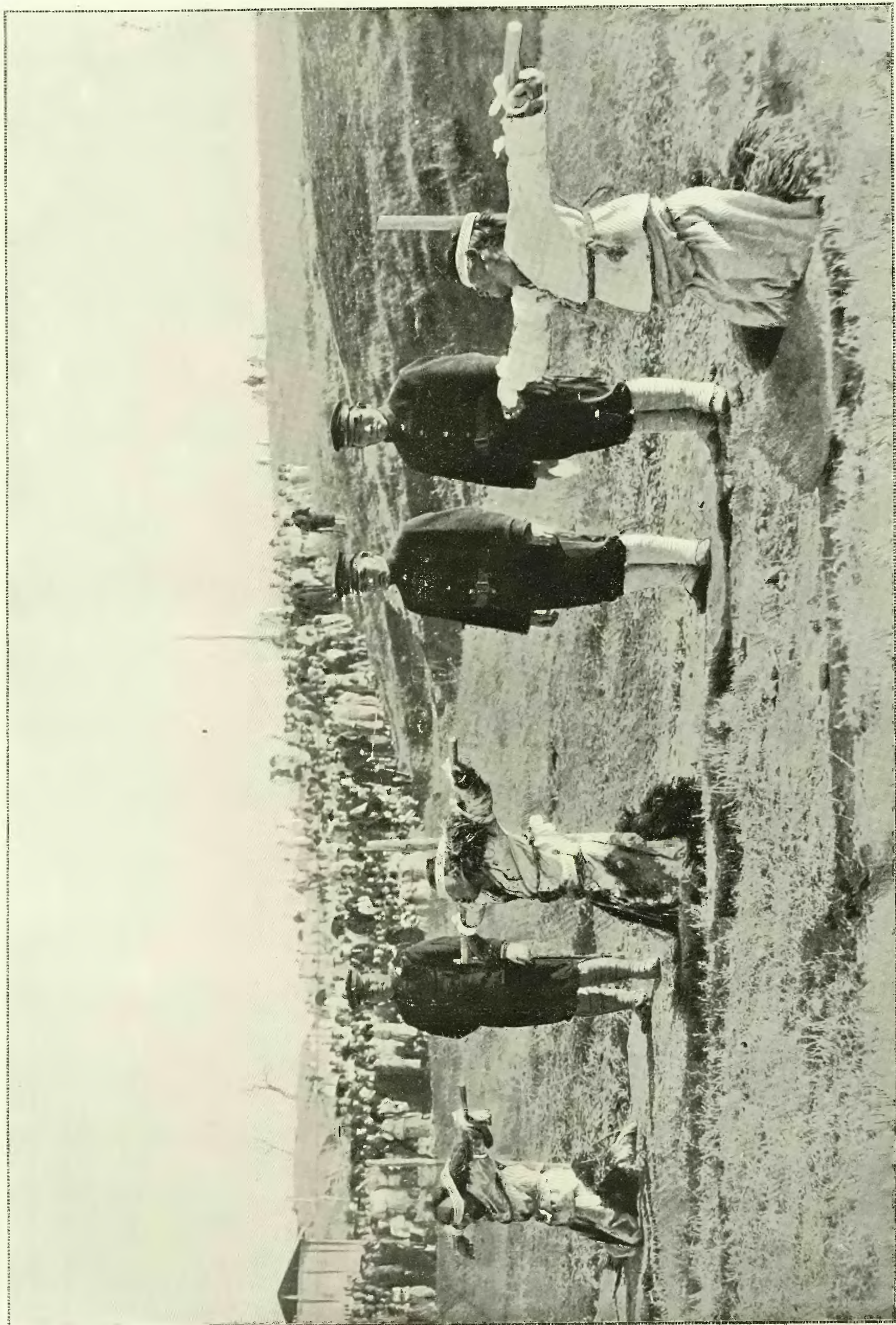


CONFÉRENCE DE LA PAIX A LA HAYE



Ordoner (Uruguay). — 109. S. E. M. W. R. de Villa Arrutia (Esp.). — 110. M. J. Iofre Montajo (Esp.). — 111. S. E. Turkhan Pacha (Turquie). — 112. M. A. Leger (Haïti). — 113. M. P. Hudicourt (Haïti). — 114. M. J. A. Loeff (P.-B.). — 115. S. E. le Jhr den Ben-Poortugael (P.-F.). — 116. M. R. Spottovno (Esp.). — 117. S. E. M. D. I. Hill (Amér.). — 118. M. le capt. Fr. Chacon (Esp.). — 119. M. F. M. S. Larvajal (Dominicaine). — 120. M. E. Dorn y de Alsua (Equateur). — 121. M. H. Zahle (Danemark). — 122. M. le Jhr. v. Karnebeek (P.-B.). — 123. S. E. M. T. m. c. Asser (P.-B.). — 124. S. E. G. Pompily (Nicaragua). — 125. M. M. N. de Robilant (France). — 126. S. E. M. V. Reudén (Equat.). — 127. M. le Jhr. v. Karnebeek (P.-B.). — 128. S. E. M. T. m. c. Asser (P.-B.). — 129. S. E. le Jhr. I. A. Roell (P.-B.). — 130. M. le contre-amiral Sperry (Amér.). — 131. M. le Jhr. v. Eysinga (P.-B.). — 132. S. E. le cmdr. I. Torrielli (Italie). — 133. M. A. Vedel (Dan.). — 134. M. Lhr. L. Lange (Norvège). — 135. M. Ant. S. de Bauta-Maute (Cuba). — 136. M. le contre-amiral Scheller (Dan.). — 137. M. M. Sanguilly (Cuba). — 138. M. le col. Sébast. Bugaet (Uruguay). — 139. M. le chev. F. Castiglia (France). — 140. S. E. M. Juan Castro (Urug.). — 141. M. Sk. Tatsuke (Japon).

— 142. M. Tadew Jamakawa (Japon). — 143. S. E. M. C. Brun (Dan.). — 144. M. Witt. Cerruti (France). — 145. S. Ex. M. G. de Amerada (Cuba). — 146. S. Ex. M. Keiroku Tsudruki (Japon). — 147. M. Joach. Grieg (Norv.). — 148. M. H. Devison (Japon). — 149. S. Ex. M. Fr. Hagerup (Norv.). — 150. M. Belis-Porras (Panama). — 151. S. E. M. E. Machain (Paraguay). — 152. S. E. M. Cr. Medina (Nicar.). — 153. S. Ex. M. Aimaro Sato (Japon). — 154. M. le capt. A. Sturdr (Roumanie). — 155. M. L. S. Carmona (Mexique). — 156. M. le gén. G. Davis (Amér.). — 157. M. Witt. J. Buchanan (Amér.). — 158. M. E. Blehr (Norv.). — 159. S. Ex. M. Copr. Estewa (Mexique). — 160. S. Ex. M. Eyschen (Luxembourg). — 161. M. le contre-amiral H. Schimamura (Japon). — 162. M. José Gil Forboul (Venezuela). — 163. S. Ex. Mehmed Pacha (Turquie). — 164. M. Fetsukichi Kurach (Japon). — 165. S. Ex. Rechid Bey (Turquie). — 166. Ralf Bey (Turquie). — 167. M. le N. Akiyama (Japon). — 168. M. Ch. H. Butler (Amér.). — 169. M. Chandler Hale (Amér.). — 170. S. Ex. M. F. de la Barra (Mexique). — 171. M. le comte de Villers (Luxemb.). — 172. M. Laureano V. Laur (Venezuela). — 173. Le colonel M. Saïd Bey (Turquie). — 174. M. le gén. Keiraburos (Japon). — 175. Mazhar Bey (Turquie). — 176. S. Ex. Miloxanowitch (Serbie). — 177. M. Carlos de Sunpân (Portugal). — 178. S. Ex. le comte de Setir (Port.). — 179. S. Ex. M. A. d'Oliveira (Port.). — 180. S. Ex. E. Mavrocordato (Roum.). — 181. S. Ex. Alex. Beldiman (Roum.). — 182. M. R. Merino (Salvator). — 183. M. Petro I. Matheu (Salvator). — 184. S. Ex. le gén. S. Grouitch (Serbie). — 185. S. Ex. R. de Hammarskjöld (Suède). — 186. M. Luiz de la Laucarte (Port.). — 187. M. le lieutenant-col. F. Rosado (Port.). — 188. M. le lieutenant-col. F. Rosado (Port.). — 189. M. G. Svens Ferraz (Port.). — 190. S. Ex. M. Carlos Candamo (Pérou). — 191. M. Gust de la Fuente (Pérou). — 192. M. Masim Oros (Uruguay). — 193. M. M. Boeresco (Roum.). — 194. M. Sam. Blixen (Uruguay). — 195. M. G. de Klint (Suède). — 196. S. Ex. M. Militchevitch (Serbie). — 197. S. Ex. M. Tcharykov (Russie). — 198. S. Ex. M. de Martens (Russie). — 199. M. le col. D. Heden-gren (Suède). — 200. M. Aint de Sampayo (Port.). — 201. S. Ex. Mirra Ahned Khan (Perse). — 202. M. le col. Ousch-nikov (Russie). — 203. M. le capt. Behr (Russie). — 204. M. le bar. de Bonde (Suède). — 205. M. M. Huber (Suisse). — 206. M. le col. Borel (Suisse). — 207. M. Mom. Ch. Ndom (Siam). — 208. M. le maj. gén. Yermelov (Russie). — 209. M. le capt. D. Woular Larski (Russie). — 210. S. Ex. Samed Khan M. Saltaneh (Perse). — 211. M. A. Oppenheim (Perse).



AU PAYS DU MATIN CALME. — Exécution de Coréens par les Japonais.
Voir l'article, page 94.

LE CERISIER DE JEAN-JACQUES

Jean-Jacques Rousseau est redevenu, en ces derniers temps, un personnage d'actualité. Apres-ent attaqué par un conférencier célèbre, il a trouvé aussitôt de nombreux et de vigoureux défenseurs.

C'est que, sur ceux-là mêmes qui n'ont jamais lu une ligne de lui, le nom de Jean-Jacques exerce une attraction singulière ; et le fait, dans ce cas particulier, est d'autant plus remarquable que c'est à son œuvre littéraire seule que cette attraction est due. Dans Béranger, dont il a été tant parlé également, c'est l'homme qui survit, c'est l'homme exquisement bon et si humainement vertueux qui a sauvé de l'oubli l'écrivain dont les chansons, jadis fameuses, ne sont guère restées qu'un prétexte à sa popularité ; le contraire se produit pour Jean-Jacques, dont la vie fut moins exemplaire, et chez qui, cependant, l'écrivain nous fait aimer l'homme.

Ce Genevois a mis en littérature toute la sentimentalité française, et c'est de quoi les âmes tendres — il en manque chez nous moins que partout ailleurs — lui sont à un tel point reconnaissantes. Il leur a donné tant d'occasions et surtout une façon si gentille de rêver encore un peu plus ! Tel épisode des *Confessions*, qui tient en quinze lignes, a plus fait pour sa gloire qu'un gros volume qui serait un chef-d'œuvre, et l'on va aujourd'hui en pèlerinage là où cet épisode s'est déroulé.



Le cerisier que l'on montre aux visiteurs crédules.

Qui ne connaît — même parmi les jeunes personnes à qui, sagement, on n'a jamais laissé lire les *Confessions* — qui ne connaît le cerisier de Thônes, resté aussi cher aux âmes poétiques que doux furent ses fruits vermeils aux lèvres candides de M^{lles} Galley et de Graffenried ?

Voici le récit de Jean-Jacques. Quinzelignes, avons-nous dit ; le compte doit y être, à peu de chose près.

Après le dîner, nous fîmes une économie ; au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et, pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois, M^{lle} Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein ; et de rire. Je me disais en moi-même : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur ! »

Ce n'est rien, et c'est exquis. Et à cette histoire qui semblerait banale peut-être arrivée à tout autre, racontée par tout autre, le charme mystérieux qui se dégage du génie de Jean-Jacques a donné l'immortalité.

De passage à Thônes, au carrefour de ces fraîches vallées savoisiennes si souvent parcourues par le jeune Genevois, pouvais-je me dispenser du pèlerinage à la maison du Cerisier, et mon devoir n'était-il pas d'y associer les lecteurs de ce journal en me faisant accompagner dans cette promenade par un photographe du pays ?



Le manoir de la Tour, ou « maison du Cerisier », à Thônes.

C'est à quelque vingt minutes du village qu'on la trouve, cette maison historique, blottie dans les arbres, au versant d'un frais vallon, et gardée à vue, semble-t-il, par la formidable armée des sapins immobiles alignés sur les flancs de la montagne toute proche. Je dirais que le site est ravissant, si je ne craignais de m'attirer, par l'emploi d'un qualificatif aussi fatigué, la juste colère des stylistes de profession.

C'est par une jolie route, que les guides affirment être très ombragée, mais sur laquelle, en réalité, le soleil d'août tape sans miséricorde, qu'on y accède ; un sentier caillouteux et grimpant, le même qu'ont suivi certainement, car il n'en existait pas d'autre, le séduisant Jean-Jacques et ses gentilles compagnes, vous attend au bord de cette route et vous conduit en quelques minutes à l'ancien domaine de la Tour. Des bâtiments de ferme le précèdent, et devant la maison des maîtres, dans une cour où l'herbe pousse, une fontaine rustique égrène mélancoliquement dans la vasque de granit son eau claire et chantante.

Le manoir de la Tour n'a plus rien du manoir ; il est veuf de sa tour ; brûlé en partie, il a dû perdre quelque peu de son aspect d'autrefois, mais la construction elle-même est restée, et au-dessus de la porte d'entrée se détachent toujours les armoiries de la famille noble qui l'habitait. Il est aujourd'hui la propriété de la famille Veyrat, de Thônes, qui accueille les visiteurs avec la plus parfaite obligeance. Où trouver, du reste, des populations plus obligeantes qu'en Savoie, plus cordiales, plus honnêtes et plus désintéressées ?

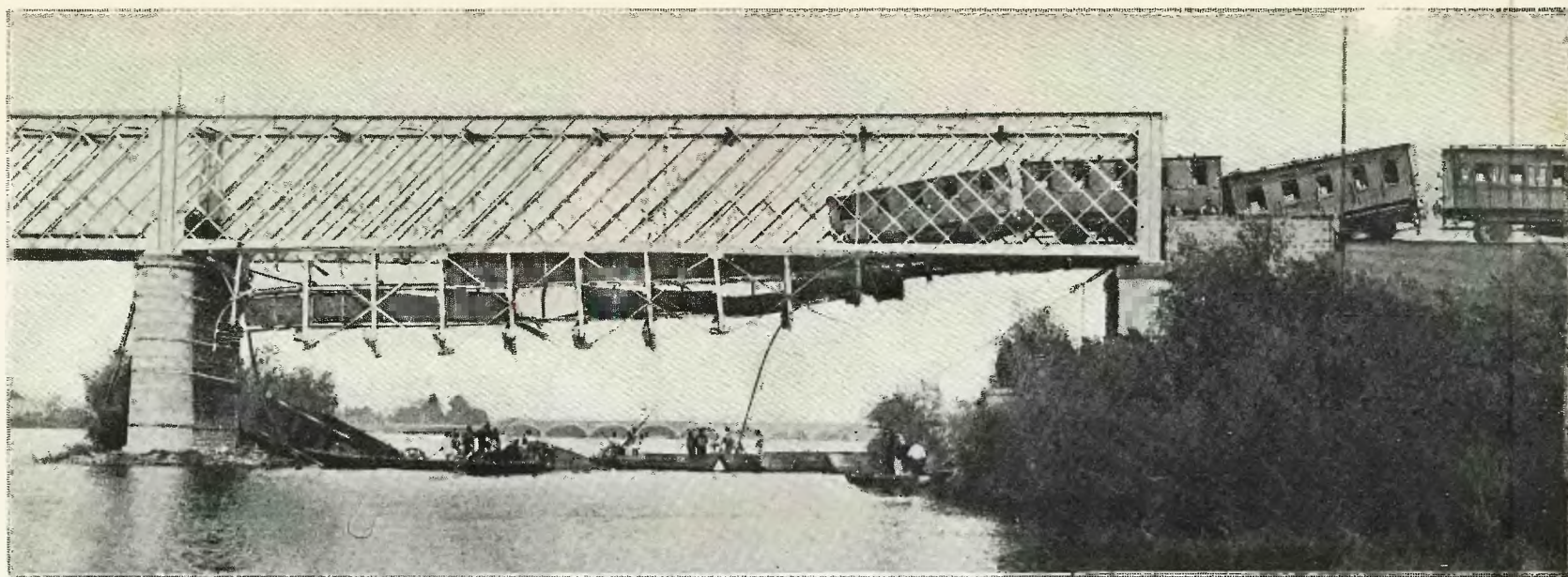
Quant au cerisier... Dame ! le cerisier, on le montre toujours dans le verger attendant à la maison ; il nous paraît un peu jeune pour avoir donné des fruits en l'an 1730 ; nous aimons à croire cependant qu'il est au moins le descendant de celui qui connut l'auteur des *Confessions*...

En tout cas, le décor est resté digne de l'idylle qui s'y déroula, et la maison du Cerisier est aussi jolie à voir que la page à elle consacrée par Jean-Jacques est jolie à lire.

JEAN SIGAUX.



La vallée de Thônes, vue du manoir de la Tour. — Photographies Mauris.

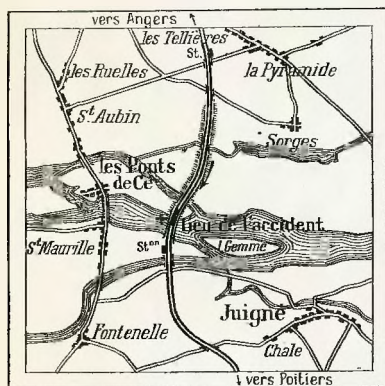


Vue d'ensemble du théâtre de la catastrophe.

AUX PONTS-DE-CÉ

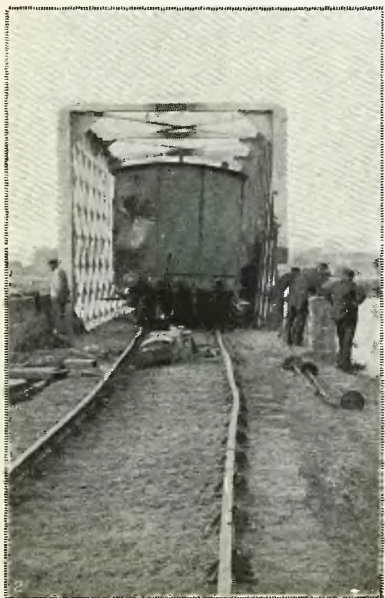
Un très grave accident de chemin de fer, qui a fait une trentaine de victimes, sans compter les blessés, s'est produit, dimanche dernier, près du bourg des Ponts-de-Cé, sur la ligne de l'Etat reliant Angers à Poitiers.

Un train omnibus, parti d'Angers à 11 h. 25 du matin avec un fort contingent de voyageurs, bientôt grossi à la station de la Pyramide, arrivait, vers midi, au pont métallique de la Loire, quand, brusquement, le tablier céda : en un instant la locomotive était précipitée dans le fleuve, entraînant le tender, le fourgon de tête et un wagon de troisième classe, tandis que

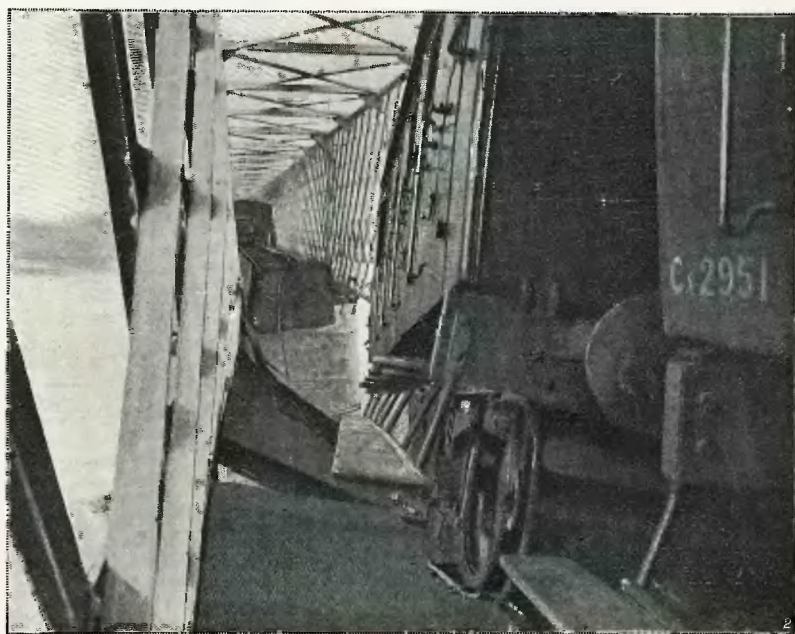


Carte de la région des Ponts-de-Cé.

par suite de la rupture des chaînes d'attelage, les autres wagons s'arrêtaient au bord de l'abîme.



La déformation du rail, signalée comme la cause de la catastrophe.



Sur le bord de l'abîme. — Photographie prise de l'entrée du pont.

On juge de l'affolement, de l'angoisse des voyageurs épargnés grâce à cette circonstance, devant le spectacle terrifiant qu'ils apercevaient au-dessous d'eux : la locomotive gisant à la base d'une des piles du pont, l'arrière dans l'eau ; le tender complètement renversé, ne montrant plus que ses roues ; le fourgon et la voiture de troisième classe submergés. Le mécanicien était resté pris sous sa machine, mutilé, noyé ; le chauffeur et le chef de train avaient réussi à se sauver ; quant aux malheureux qui remplissaient le wagon entraîné, cinq ou six seulement devaient échapper. Les secours furent organisés aussi promptement que le permettait la distance ; les riverains et les soldats du 6^e régiment du génie rivalisèrent d'efforts et de courage dans leurs tentatives de sauvetage, sous les yeux d'une foule

anxieuse et consternée, accourue de toutes parts.

Les opérations se poursuivaient activement le lendemain, en présence de M. Barthou, ministre des Travaux publics, venu en toute hâte de Villers-sur-Mer où il se trouvait en villégiature.

D'après les premières constatations de l'enquête, la cause initiale de la catastrophe serait un déraillement qui, quelques mètres avant l'entrée du pont (A), fit dévier la locomotive à droite. En abordant la première travée (B), le train ne roula plus sur les rails supportés par les longrines, mais sur les plaques moins résistantes du tablier, et, la locomotive venant buter contre la première pile du pont (C), le tablier s'effondra sous le poids de la charge trop lourde et la tête du train tomba dans le fleuve,

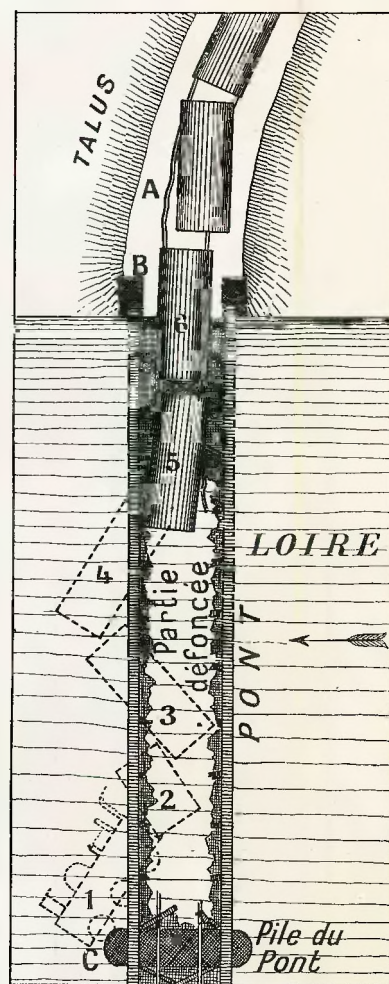
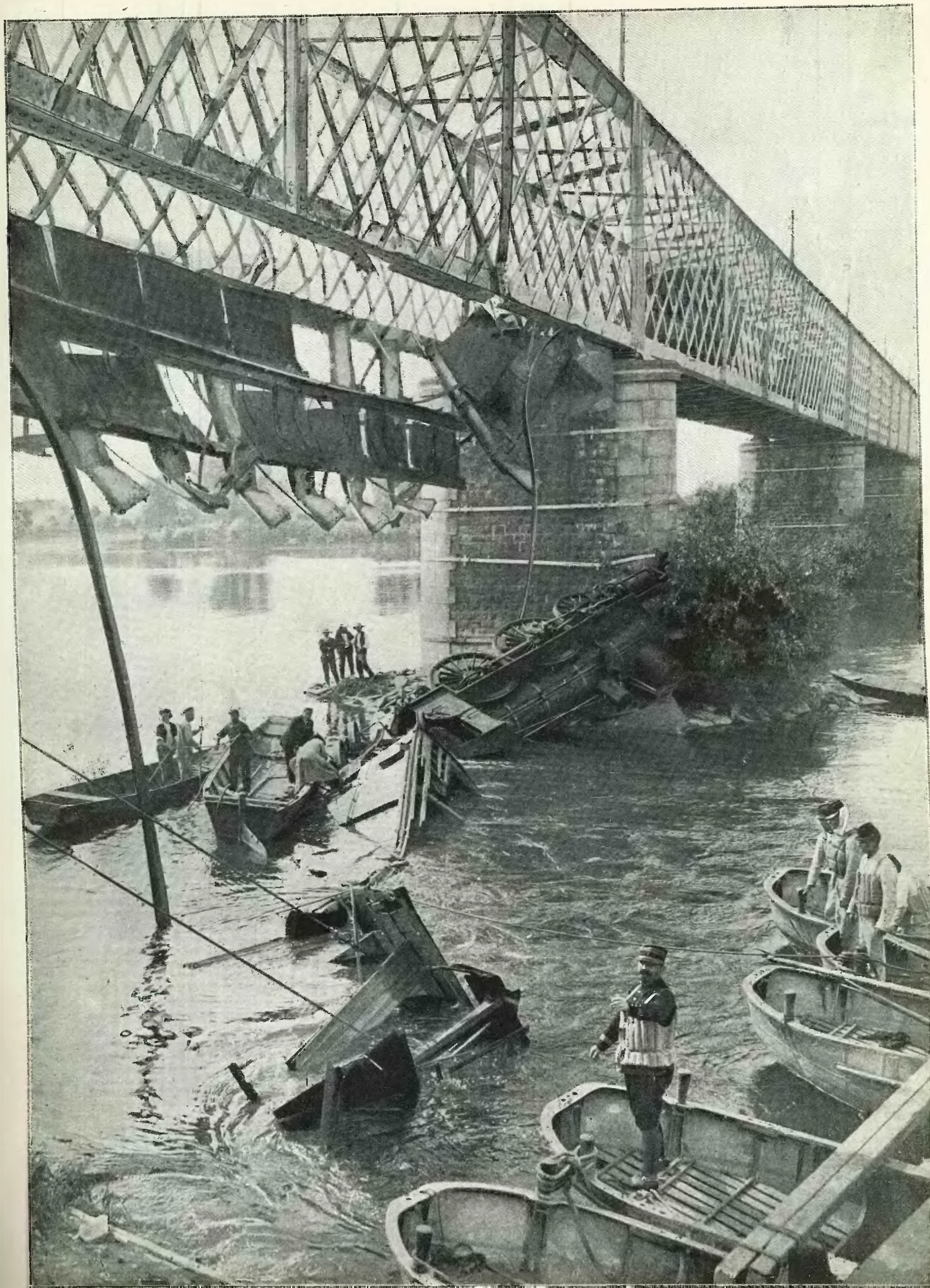


Schéma explicatif de nos photographies :

1, 2, 3, 4, Locomotive, tender, fourgon et wagon de 3^e classe tombés dans le fleuve. — 5 et 6, Wagons restés suspendus.

Avant l'arrivée des soldats du génie : sauvetage d'une victime par des riverains. — *hou. Gobeau.*

M. Barthou, ministre des Travaux publics, sur le lieu du sinistre.



LA CATASTROPHE DES PONTS-DE-CÉ. — Les opérations de sauvetage par les troupes du génie.
On tire, du rivage avec des câbles, les débris du wagon de 3^e classe submergé. — Du tablier du pont pendent les rails brisés et tordus.

LIVRES NOUVEAUX

Romans.

Le dernier livre posthume de Pierre de Querlon, *la Boule de vermeil*, vient d'être publié par la Société d'édition du *Mercur de France* (3 fr. 50). Pierre de Querlon — de son nom véritable Pierre des Gachons — est ce jeune romancier mort brusquement, il y a trois ans, et dont on attendait tant d'œuvres charmantes. Il venait d'avoir vingt-quatre ans et avait déjà publié trois romans, *la Liaison fâcheuse*, *les Jours d'Hélène*, et, en collaboration, *les Amours de Leucippe et de Clitophon*. On connaissait également de lui : *la Princesse à l'aventure*, un conte délicieux, et *les Tablettes romaines*, une suite de poèmes à la façon des *Chansons de Bilitis*. Après sa mort, on découvrit dans ses papiers la matière de trois autres volumes qui ont paru tour à tour : *la Maison de la petite Livia*, roman latin ; *Céline fille des champs*, un petit chef-d'œuvre du genre rustique ; et enfin, née d'hier, *la Boule de vermeil*. Nous avons cru devoir rappeler, en quelques citations, l'œuvre entière de ce jeune mort au moment où vient de paraître son dernier livre inédit, un piquant faisceau de nouvelles, de comédies, de pages de critique spirituelle et mordante, de variétés de tous genres qui prouvent la souplesse de cet adolescent au talent si tôt mûri. Lisez *les Souillons*, *le Vieux Bateau*, *le Don de vouloir*, *le Bandeau*, *Mes petites amies de la rue du Chat*, lisez ses notes sur les spectacles. Lisez aussi la pieuse notice où Jacques des Gachons, romancier lui-même, a fait revivre si simplement, si joliment, son « petit frère ». Celui qui dort au cimetière Saint-Gilles d'Etampes, sous le médaillon du sculpteur Sicard, n'est pas mort tout à fait. « Ses livres restent, tous ses petits livres vivants, dans les bons coins des meilleures bibliothèques et dans les mémoires émus et charmées. »

Si l'orgueil est blâmable chez les puissants, il est, pour les pauvres, les déshérités, le cordial souverain qui donne aux plus débilés, la force d'accomplir de grandes choses. Telles sont les idées que, dans son roman, *Salulaire orgueil* (Biblioth. des Annales, 3 fr. 50), M^{lle} Yvette Prost soutient avec beaucoup de talent. D'aucuns objecteront que, même chez les humbles, l'orgueil prend trop souvent une forme agressive et déplaisante, et l'héroïne de M^{lle} Prost n'évite pas toujours de tomber dans cet excès. Mais cette réserve établie, il faut bien reconnaître que l'orgueil, joint à beaucoup d'intelligence et à beaucoup de courage, peut donner la force de réussir de nobles actions, d'agir en un mot, et de semer parfois un peu de beauté le long des routes douloureuses. Il y a, dans *Salulaire orgueil*, des pages d'émotion tout à fait remarquables et rien n'est plus poignant comme étude d'un cœur douloureux d'enfant que les chapitres consacrés à la robe jaune de distribution des prix et à la tragique histoire de la poupée Blondine.

Théâtre.

Inassouvis, le titre que M^{me} Lelia Georgesco a choisi pour sa pièce publiée en volume (Sansot, 3 fr. 50) ne doit pas prêter à une confusion fâcheuse et donner à croire que cette œuvre forte, toute en pensée, ait quelque rapport, même lointain, avec certaines autres œuvres dont les couvertures suggestives servent d'étiquettes à une marchandise qui n'a rien de littéraire. M^{me} Lelia Georgesco se place et se maintient dans le pur domaine des études morales. Elle s'est pénétrée de cette vérité que les hommes sont rarement satisfaits de leurs destinées, et, plus particulièrement, de leurs destinées amoureuses. Nous sommes à peu près tous des « inas souvis », soit parce que les réalités ne correspondent point à nos rêves, soit parce que — lorsque, par hasard, nos rêves se réalisent — la satiété a bientôt fait d'en diminuer les joies. Et, sur ce thème qui prête aisément aux dissertations philosophiques, M^{me} Lelia Georgesco a greffé un drame du cœur aux scènes émouvantes et aux personnages éloquentes. L'écriture est curieuse, très correcte, certes ! mais avec, cependant, des hésitations, un certain parfum d'exotisme qui, d'ailleurs, n'est pas du tout désagréable. La pensée, toujours originale, est exprimée en des termes habiles et saisissants qui se fixent dans l'esprit. Par exemple, ce fragment de dialogue : « — Chérir par devoir, ce n'est pas aimer. — Aimer par devoir, c'est chérir jusqu'au

sacrifice. — L'amour lui-même ne saurait aller plus loin. — Il y va rarement. » Et, aussi, cet apophtegme choisi entre cent autres : « La sincérité glisse sur les lèvres des femmes, comme les convictions sur les consciences. »

Divers.

Mentionnons : *Dijon et Beaune*, deux intéressantes études d'art publiées par M. A. Kleinclausz, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, dans la jolie collection illustrée des « Villes d'art célèbres » (H. Laurens, 3 fr. 50) ; *Guillaume II et son peuple* (Ferrin, 3 fr. 50), par « un Pessimiste » ; le 36^e *Almanach des spectacles*, la publication, si appréciée dans le monde des théâtres, de M. Albert Soubies.

LES THÉÂTRES

Paris, Orange, Arles, Nîmes, Béziers, Périgueux, Caunterets même, ont leur théâtre antique ou leur théâtre de la nature ; se pouvait-il que Toulouse n'en eût pas ? Toulouse en a un désormais, et naturellement, un des plus beaux, en pleines frondaisons touffues, baignées par les eaux de la Garonne limpide, dans la presque luxuriante « du Ramier du Château ». M. et M^{me} Silvain y ont joué le *Polyphème* d'Albert Samain, et l'*Electre* d'Alfred Poizat. MM. Lambert fils, Leitner, Dorival, Duparc, M^{mes} Lerou et Taillade y ont représenté le *Britannicus* de Racine. Et le succès fait à ces œuvres et à ces artistes a définitivement consacré le théâtre en plein air de Toulouse.

LA CONFÉRENCE DE LA HAYE
(Voir notre gravure, pages 88-89.)

Nous avons déjà publié (n° du 22 juin) une vue d'ensemble de la Conférence de la Haye, prise le 15 juin, jour de la séance inaugurale. Elle représentait, sous la nef archaïque de la vaste salle des Chevaliers, les délégués, au nombre d'environ cinq cents, écoutant, dans une attitude attentive le discours d'ouverture du président, M. de Nélidov ; mais ces rangs pressés de diplomates installés devant les étroites tables recouvertes de tapis verts s'étaient offerts de telle façon à l'objectif, dirigé vers le fauteuil présidentiel, que l'image reçue ne pouvait donner de cette imposante assemblée qu'une physionomie générale où dominait la note uniforme des redingotes noires, où la multiplicité des têtes affirmait l'importance numérique de la réunion sans permettre de distinguer les personnalités.

La nouvelle photographie, toute récente, reproduite ici représente une séance plénière de la Conférence sous un aspect différent, et en quelque sorte plus vivant. Tournées vers le spectateur, éclairées d'une lumière favorable, les figures des délégués s'y détachent avec une telle netteté, un tel relief, qu'elles sont comme autant de portraits fidèles des personnages. A peine est-il besoin d'indiquer la valeur historique d'un document qui montre les plénipotentiaires de tous les pays tenant dans le Ridderzaal de la Haye les assises de la Paix et poursuivant leurs lentes délibérations diplomatiques, commencées il y aura bientôt deux mois, tandis que, autour d'eux, le monde s'inquiète des événements et s'émue des catastrophes.

LES JAPONAIS EN CORÉE
(Voir notre gravure, page 90.)

Le silence, soudain, s'est fait sur les événements de Corée. Maîtres absolus, désormais, de ce malheureux pays, les Japonais n'ont que trop d'intérêt à ce que les choses se passent sans bruit, et l'on peut croire qu'ils veilleront jalousement à ce que ne se reproduise plus la mésaventure qui leur advint, presque au début de leur occupation, alors qu'un certain nombre de photographies du genre de celle que nous reproduisons ici parvinrent à franchir le « filet à mailles serrées » dont ils entouraient le service des correspondances ; car de tels documents jettent un jour trop étrange sur les façons qu'ont, en pays conquis, ces civilisés de date récente.

Cette photographie fut prise, à Tam-Yang, dans la province de Tjyan-la-to.

Des soulèvements s'étaient produits sur divers points du pays, notamment dans les provinces du Sud-Ouest, où le joug des Nippons se faisait lourdement sentir. Les

pêcheries japonaises avaient été attaquées, des habitations pillées. Le gouvernement coréen, disposant de maigres forces, mou, et naturellement enclin à envisager sans déplaisir tout ce qui pouvait créer quelque embarras aux envahisseurs, se montra impuissant à rétablir l'ordre. Les Japonais s'en chargèrent, et sans aucun ménagement. La répression fut terrible. Les exécutions se multiplièrent en masse, précédées à peine de simulacres de jugements. Celle que montre notre gravure fut parmi les plus odieuses.

« Trois Coréens, a raconté M. Henri Vaugneux, qui eut en mains cette photographie, avaient eu la curiosité de s'approcher d'une voie ferrée en construction d'où, en un endroit, un rail avait été enlevé pendant la nuit ; instantanément appréhendés et condamnés sans jugement, les trois malheureux furent attachés en croix et, à la distance de 50 mètres, servirent de cibles à un exercice de tir. Les péripéties diverses de cet acte d'extraordinaire sauvagerie ont été très minutieusement racontées par les clichés, depuis l'appréciation des distances et la théorie du « feu à volonté », faites par un officier, jusqu'au moment où ce même officier, carnet de notes en mains, enregistra les résultats de l'épreuve, sans s'inquiéter de savoir si les suppliciés, déchiquetés, les entrailles pendantes, ont, oui ou non, cessé de vivre. »

Au sujet des fêtes données à Brest par l'amiral Ijuin, nous notions l'enthousiasme qu'excite encore, chez les Japonais, la mémoire des vieux Samouraïs et de leurs exploits guerriers. Au fond, l'âme féroce de ces ancêtres habite encore dans leurs descendants, les petits soldats jaunes d'aujourd'hui.

UNE STATUE A ALFRED DE VIGNY

Après Victor Hugo qui a chanté la république, Lamartine la religion, Musset l'amour libertin, Alfred de Vigny, plus grave et plus pur, et qui n'a guère chanté que la douleur, va enfin avoir sa statue à Paris.



Maquette d'une statue d'Alfred de Vigny, par M. José de Charmoy.

Dans ce but, un comité qui réunit tous les grands noms de la littérature actuelle, vient de se constituer sous la présidence de l'excellent poète Léon Dierx. M. Tréfeu, directeur de la marine marchande au ministère de la Marine et exécuteur testamentaire de Vigny, en est le trésorier.

L'exécution de la statue de Vigny a été confiée au jeune et déjà célèbre sculpteur, José de Charmoy, l'auteur des monuments Beudelaire, Beethoven et Zola. Le plâtre est achevé, l'emplacement choisi aux abords du parc Monceau. Pour passer du plâtre au marbre, il ne manque plus que quelques milliers de francs que les admirateurs du grand poète ne manqueront pas, sans doute, de réunir en peu de temps.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA « MALADIE » DES JEUNES CHIENS.

Depuis dix ans, beaucoup de remèdes ont été proposés contre la maladie des jeunes chiens ; et, malgré tout le bruit qui a pu être fait autour de ces remèdes, aucun n'a donné ce qu'on en attendait. La mortalité continue à sévir comme d'habitude, et d'après M. G. Post, les éleveurs de chiens de race estiment à 70 % en moyenne leurs pertes s'ils tentent d'élever leurs chiots pour les vendre adultes. Les marchands estiment même les pertes à 90 %, et de leur côté les acheteurs savent que tout jeune chien sortant de l'élevage ou du commerce est condamné s'ils ne peuvent avoir la garantie que le sujet a eu « la maladie ».

M. G. Post raconte, dans *l'Eleveur*, qu'il a fait usage de tous les remèdes imaginés depuis dix ans, et qu'il a dû tous les abandonner en raison du caractère illusoire de leur efficacité. Mais depuis quelques mois, un nouveau remède a paru : c'est le sérum antigonorréique de M. M. Dassonville, un vétérinaire à qui l'on doit des travaux scientifiques intéressants, et de Wissocq.

Ce sérum était préparé pour le cheval : M. Dassonville eut l'idée de le modifier pour le chien. De là le sérum dit D. W. d'après l'initiale du nom de deux par- rains.

Depuis novembre 1906, M. G. Post a traité par ce sérum presque tous les chiens malades qui lui ont été présentés. Sur deux cents chiens atteints de « maladie » vraie, M. Post n'a eu que cinq décès, par apparition de méningite, ou de méningo-encéphalite. Les cent quatre-vingt-quinze autres chiens ont guéri, même une dizaine chez qui le mal avait fait apparaître des phénomènes nerveux, signes d'infection générale aiguë.

Le traitement est aisé. A la face interne des cuisses, on nettoie d'abord la peau avec grand soin, et l'on injecte d'un à 4 centimètres cubes de sérum D. W., selon le poids de l'animal. On renouvelle l'injection tous les trois ou quatre jours, jusqu'à ce qu'il en ait été administré trois ou quatre. Souvent deux injections suffisent parfaitement : si la maladie est plus avancée, on en donne trois, et dans les cas graves, quatre ou même cinq.

La mortalité, dans la statistique de M. G. Post, est donc de 2,5 %. Avant, par l'emploi des méthodes usuelles, elle était de 30 % dans la pratique du même observateur. Il y a donc un progrès énorme, et les amis des chiens s'en réjouiront. C'est pourquoi nous leur signalons le sérum D. W.

LA POPULATION DE BERLIN.

En 1906, Berlin s'étendait sur une surface de 6.349 hectares, dont 44,7 % étaient couverts de constructions. Les parcs et jardins en occupaient 5,8 %, et il restait libre pour la construction environ 13 % de la surface. La densité de la population était de 321 personnes par hectare.

Voici d'ailleurs quelle a été la progression de la population de Berlin depuis 1801 :

1801.....	173.440 habitants.
1871.....	825.937 —
1890.....	1.578.794 —
1900.....	1.888.848 —
1905.....	2.040.148 —

Avec sa banlieue, Berlin compte aujourd'hui 2.975.405 habitants.

Les Berlinoises ont à leur disposition, pour se loger, 26.441 immeubles, dont 7 % ne sont pas occupés.

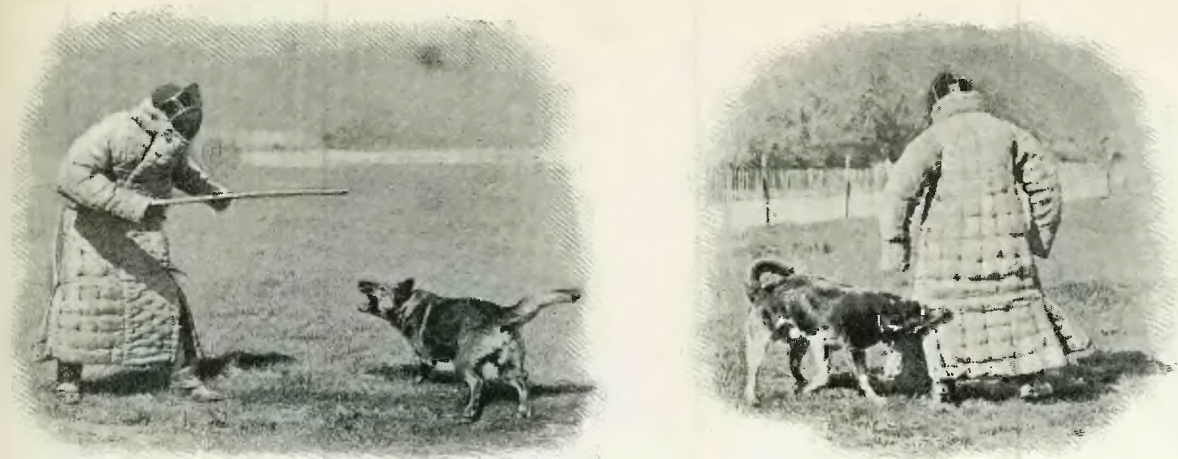
En 1900, on constatait l'existence de 230.306 logements avec une chambre à feu et une cuisine, loués en moyenne 289 marks.

La population soumise à l'impôt en 1906 était de 1.991.658 habitants, et le nombre des contribuables assujettis à l'impôt sur le revenu n'était que de 15 %.

Berlin compte 9.485 habitants ayant des revenus compris entre 9.000 et 20.500 marks ; 3.289, entre 20.500 et 40.000 marks ; 1.758, entre 40.000 et 100.000 marks, et 725 ayant un revenu supérieur à 100.000 marks.

59.424 contribuables sont assujettis à l'impôt complémentaire sur la fortune.

Le total des fortunes soumises à l'impôt et appartenant à des contribuables ayant plus de 3.000 marks de revenu est estimé à 11.191 millions de marks.



Combat d'un homme armé et d'un chien de police... et résultat du duel.

UN CONCOURS DE CHIENS DE POLICE.

Le concours de chiens de police de Vittel n'est pas le premier de ce genre qui ait eu lieu en France. Déjà Nancy, il y a dix-huit mois, et, cette année, Lyon, vers la fin avril, Rouen, le 16 juin, et Roubaix, le 7 juillet, avaient pu assister à de semblables manifestations. Mais c'est à Vittel que vient d'être organisé, par la Société canine de l'Est, le premier concours, vraiment international, puisque trente-deux chiens de races diverses : chiens de berger allemands, chiens de berger belges, chiens de Terre-Neuve et chiens-loups d'Alsace, furent présentés par des propriétaires appartenant à quatre nationalités différentes : allemande, belge, suisse et française.



Le vainqueur : Pan, chien allemand.

Le meeting de Vittel méritait donc une attention spéciale en raison de son importance et de son intérêt. C'est Pan, chien de berger allemand, appartenant à M. Henri Osthau (Allemand), qui remporta le premier prix. Cette récompense fut justement décernée, car le chien accomplit fort correctement toutes les épreuves auxquelles il fut soumis. C'est ainsi que, dans l'attaque de l'homme, il se montra courageux et mordant, et, malgré cela, obéissant et docile, puisque son maître n'eut pas de difficulté à lui faire cesser son attaque pour le rapeler près de lui. Outre cela, il exécuta les autres exercices prévus au programme : sauts d'obstacles, rapport d'objets perdus, poursuite de fuyards, défense du maître, recherche et pistage de malfaiteurs, transport de dépêches, avec une sûreté et une franchise qui dénotèrent une grande habitude de ce genre de travail.

Tous les autres chiens primés, tout en se montrant excellents en général, eurent néanmoins des défaillances qui, naturellement, aidèrent au classement. Il eut lieu le soir du deuxième jour du concours.

Quelques exercices facultatifs furent ensuite présentés. C'est ainsi que Pan grimpa sur le toit d'une maisonnette, au moyen d'une échelle, et redescendit par le même chemin. Il obtint là un joli succès, car ce travail n'est pas facile à exécuter. Il est le résultat de longs mois de patience, et tout l'honneur en revient au dresseur.

Le concours de Vittel a donc montré réellement les services que l'on peut attendre du chien de police, et il donne à penser que cette intéressante et utile institution est à la veille d'être adoptée en France.

LA DÉSINFECTION DES FÛTS.

Il n'est pas douteux que le fût soit, pour le liquide qu'il contient, vin ou bière, une

cause d'infection et de maladie. C'est par le fût que se transmettent au nouveau liquide les maladies dont le précédent liquide a pu être atteint, et dont les germes ont été conservés sur ses parois. On ne se préoccupe pas assez de cette source de contamination, qui est surtout manifeste pour la bière, car cette boisson subit des fermentations rapides et variées dans les fûts en vidange, qu'on remplit de nouveau sans traitement suffisant.

Il existe cependant, pour désinfecter les fûts, une méthode sûre et simple : c'est celle qui consiste à faire passer dans les fûts la vapeur émise par une solution de formol.

M. Furnrohr prescrit la technique suivante : quand le fût est rempli de la vapeur en question, on le ferme avec la bonde et on le laisse ainsi pendant sept heures ; puis on le lave avec de l'eau froide aussi pure que possible, par exemple avec de l'eau bouillie et refroidie. Il n'est nullement à craindre que le liquide de boisson prenne un goût de formol, car celui-ci est totalement entraîné par l'eau de lavage.

QUELQUES BIZARRES BÊTES A CORNES.

Parmi la collection zoologique rapportée des Indes par S. A. R. le prince de Galles, et qui, installée au Zoological Garden de Londres, sera incessamment ouverte au public, il convient de signaler une famille d'ovidés du Népal qui attirera certainement l'attention du monde savant.

La petite bande se compose de huit individus qui constituent presque tous des cas de « monstruosité ». En effet, deux de ces moutons indiens sont unicornes : les deux cornes originales se sont soudées si intimement l'une à l'autre qu'elles ne forment plus qu'un massif appendice où la soudure ne s'accuse que par un léger renflement médian.

Un troisième individu a le front orné de trois cornes, deux autres sont tétracères, et leurs quatre cornes sont plantées d'une façon absolument symétrique.

Ce dernier cas est d'autant plus remarquable qu'il est à peu près unique. L'histoire naturelle n'offre qu'un cas analogue : celui du tehikara, petite antilope des Indes pourvue de quatre antennes. A la vérité, des explorateurs ont signalé l'existence d'une variété de girafe dont le front est également défendu par quatre embryons de cornes ; mais l'information mérite d'être contrôlée.

En tous les cas, l'unicorne népalais pourrait donner naissance, s'il était soigneusement « cultivé », à une nouvelle variété de moutons licornes qui aurait un intérêt de curiosité dans nos concours agricoles.



LES BIZARRERIES DE LA NATURE. — Moutons à une, à trois et à quatre cornes.

L'ENSACHAGE DES FRUITS.

Tout le monde est aujourd'hui d'accord sur l'utilité de l'ensachage des fruits : on les obtient ainsi plus beaux et on les préserve des parasites et de la tavelure. Mais les arboriculteurs ne s'entendent pas encore sur les conditions à observer dans l'application du procédé, et des avis très différents ont été formulés au dernier congrès pomologique.

La plupart des spécialistes estiment qu'il faut mettre le sac de très bonne heure, soit avant, soit après la floraison. Le fruit supporte mieux ainsi la chaleur que celui en clos à une époque tardive. Quelques-uns croient préférable d'attendre que la fleur soit fécondée, car, dans beaucoup de cas, il faut compter sur la fécondation artificielle opérée par les insectes. Toutefois, pour la vigne, l'ensachage avant la floraison peut être avantageux si le temps est humide, car on la préserve ainsi de la coulure. En tout cas, il est nécessaire de retirer le fruit du sac un certain temps avant maturité pour qu'il acquière du sucre et de la finesse.

Sur la manière de placer le sac, deux opinions contradictoires ont été émises. M. Chasset conseille d'enfermer le fruit et la couronne : les feuilles ainsi enfermées produisant chaque nuit de l'humidité qui maintient autour du fruit une atmosphère plus sèche. M. Nomblot et M. Durand pensent, au contraire, que, dans ces conditions, la feuille ne fonctionne plus normalement, et l'humidité qu'elle évapore leur paraît plutôt nuisible au fruit.

D'autre part, les sacs transparents sont presque condamnés ; les fruits brûlent et ont moins de qualité. Tous les cultivateurs des environs de Paris emploient du papier mat et non collé. Cependant, pour les pommes *Grand Alexandre*, on a recours à un procédé mixte : on les fait rougir dans des sacs en papier mat, assez épais, presque pas collé, très perméable à l'air ; et huit ou dix jours avant de les cueillir, on remplace ce sac par un sac transparent qui ralentit la coloration.

M. Durand a observé que la température à l'intérieur du sac varie avec la couleur de ce dernier ; les fruits mûrissent moins vite dans les sacs foncés. Les sacs de couleur claire, et surtout les blancs, ont donné les meilleurs résultats.

Enfin tous les arboriculteurs admettent qu'il faut aérer plus ou moins les fruits ensachés ; et plusieurs préconisent des trous multiples assez petits pour ne pas livrer passage aux insectes. M. Opoix a inventé un sac spécial maintenu un peu ouvert dans le bas par un fil de laiton et par une bandelette de carton, qu'on ferme à l'époque



La poursuite d'un malfaiteur, sur un toit.

où les guêpes envahissent les vergers.

De ces opinions contradictoires, on ne saurait dégager aucun principe certain. M. Leroy, d'Angers, a cru cependant pouvoir résumer la question en cette formule : « Si vous voulez avoir de beaux fruits et les vendre cher, ensachez dans les pays du Nord ; si vous voulez avoir de bons fruits et les manger tels, n'ensachez pas, dans les pays du Midi, particulièrement. » La conclusion semble trop absolue. Jusqu'ici les expériences ont été pratiquées un peu au hasard ; la matière et la transparence du papier variaient, et l'on ne s'est point préoccupé de la nature des matières colorantes qui, parfois semblables en apparence, absorbent de façons très différentes les rayons solaires. Des études méthodiques seules permettront de se prononcer sur une question qui intéresse tous les gourmets.

LA CRISE DES TRANSPORTS.

Ce n'est point seulement en France que l'insuffisance des voies ferrées et le manque de matériel gênent la prodigieuse activité industrielle et commerciale qui se manifeste depuis quelques mois. En 1906, les chemins de fer belges ont suspendu pendant quarante-huit heures l'acceptation des marchandises par wagons complets dirigés sur plusieurs frontières. La Hongrie a dû, non seulement suspendre tous les transports de marchandises pour Budapest, à l'exception des animaux vivants et de quelques denrées de première nécessité ou exposées à pourrir, mais encore arrêter les envois en cours de route et les rendre aux expéditeurs. En Autriche, le service des marchandises en petite vitesse fut complètement supprimé, pendant plusieurs jours, sur le réseau des chemins de fer du Nord-Ferdinand. En Italie, on a cessé la réception des marchandises par wagons complets à destination ou au départ de plusieurs stations parmi lesquelles Vérone, Alexandrie, Padoue, Modane et Venise. Les compagnies américaines ne se sont point trouvées en meilleure posture.

Et, comme toujours, on prétend que les affaires ne vont pas.



Deux automobiles entrées l'une dans l'autre, près de Libourne. — Phot. Guiller.

UNE RENCONTRE D'AUTOMOBILES

Un terrible accident a marqué la seconde étape de l'épreuve d'automobiles dite *Crétérium de France*. Les concurrents se rendaient de Clermont-Ferrand à Bordeaux par Périgueux, et un grand nombre avaient déjà atteint le contrôle d'arrivée lorsque le bruit se répandit d'un accident survenu près de Libourne: la voiture n° 30 s'était retournée dans un virage, écrasant M. Luquin, reporter photographe, tandis que les trois compagnons de ce dernier se relevaient indemnes.

Trois voitures partirent aussitôt aux nouvelles; celle qui fermait la marche, conduite par M. Roullier, agent, à Bordeaux, de la maison Peugeot, ayant à son bord, outre le mécanicien Villemain, MM. Amigues, de la *France du Sud-Ouest*, Herbert de la *Petite Gironde*, et M. Fauveau. Un peu avant Pompignac, les voitures, ayant à dépasser un attelage qui se dirigeait vers Libourne, appuyèrent sur leur gauche. Les deux premières passèrent sans encombre, mais la troisième, qui avait l'imprudence de suivre les autres de très près, se trouvant ainsi complètement enveloppée dans un nuage de poussière, heurta la voiture n° 35, conduite par M. Martin, son constructeur, qui arrivait en sens inverse, à une allure de 80 kilomètres.

Le choc fut épouvantable et les deux voitures se télescopèrent. M. Martin et son mécanicien Métayer étaient tués sur le coup. Des cinq personnes montant l'autre voiture, M. Roullier et son mécanicien étaient relevés

morts; MM. Fauveau et Amigues ne tardaient pas à expirer. M. Herbert est dans un état très grave.

M. CHAUCHARD, COLLECTIONNEUR

En tête des nominations et promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur faites par le ministre de l'Instruction publique à l'occasion du 14 Juillet figure « M. Chauchard, collectionneur », élevé à la dignité de grand-croix.

C'est une promotion à laquelle, très sincèrement, on applaudira de toutes parts. M. Aristide Briand a distingué dans M. Chauchard l'amateur d'art. Mais l'un ou l'autre de ses collègues du ministère eût pu, aussi légitimement, récompenser soit le négociant à l'initiative hardie qui fut, avec M. Hériot, le fondateur des magasins du Louvre, soit encore le philanthrope à la main toujours largement ouverte, dont tant d'œuvres de bienfaisance ont éprouvé l'infatigable générosité.

C'est donc le collectionneur qu'il nous faut féliciter ici. La tâche est agréable et aisée.

La galerie de M. Chauchard, groupée soit dans son hôtel du parc Monceau, soit dans son château de Longchamp, est l'une des plus admirables, des plus glorieuses qui soient à Paris. Sans parler du célèbre *Angelus* de Millet, qui en est l'un des joyaux et que M. Chauchard ramena, jadis, au prix d'une fortune, de l'Amérique qui nous l'avait enlevé, les grands maîtres de l'école de 1830,

et Corot, en particulier, y sont représentés de triomphante façon, par des œuvres de la plus parfaite beauté. Ces chefs-d'œuvre sans prix, orgueil de l'art français, ce n'est pas pour une égoïste satisfaction personnelle que M. Chauchard les amassa, et dès longtemps il a confié à ses familiers son intention bien arrêtée de les léguer un jour au musée du Louvre. C'est cette munificence



M. Chauchard, d'après le tableau de Benjamin-Constant. Phot. Braun, Clement et C^{ie}

royale qu'a entendu reconnaître M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et, en décernant à M. Chauchard le grade le plus élevé qui soit dans la Légion d'honneur, il récompense, par avance, l'homme qui aura accru d'un legs inestimable le patrimoine national.

LE PRINCE BORGHÈSE A SAINT-PÉTERSBOURG

Le prince Borghèse a, comme on sait, toujours marché en tête du raid Péking-Paris, et avec une avance considérable. Aussi, tandis que ses concurrents se rendaient directement de Moscou à Berlin, il a pu se permettre de faire un grand crochet par Saint-Petersbourg, où il a reçu un accueil enthousiaste. La réception a été aussi chaleureuse à Berlin, et, à l'heure où paraîtront ces lignes, le grand seigneur romain sera bien près, sans doute, de recevoir le salut des Parisiens.



A SAINT-PÉTERSBOURG. — Le prince Borghèse et ses deux compagnons de route, à leur arrivée de Péking. Phot. Bulla.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

POUR ATTÉNUER LE ROULIS.

Nous avons signalé, il y a quelques semaines, le dispositif très ingénieux, imaginé par M. Crémieux, pour amortir le roulis. Précédemment, un ingénieur allemand, M. Otto Schlick, avait proposé de recourir, dans le même but, aux propriétés du gyroscope si curieusement utilisées par M. Brennan pour la construction du « train à gyroscope ».

On a fait beaucoup de bruit autour de la conception de M. Schlick, avant que la moindre expérience ait permis d'en supputer l'intérêt pratique. Un essai récent a donné des résultats appréciables. Le système a été appliqué au *Seabar*, torpilleur allemand de 35 mètres de longueur sur 3^m,60 de largeur, tirant environ un mètre d'eau. L'appareil stabilisateur était constitué par un volant pesant 500 kilogrammes, ayant un peu plus d'un mètre de diamètre, tournant autour d'un axe vertical placé dans un cadre mobile autour de deux tourillons horizontaux placés à bâbord et à tribord.

Lorsque, sans mettre le gyroscope en action, on faisait basculer le navire au moyen d'une grue, celui-ci ne reprenait l'équilibre qu'après 20 à 25 oscillations. Si, au contraire, on lançait le volant, le roulis était presque complètement amorti après la demi-oscillation.

Ce résultat s'accorde avec le fait d'expérience connu que les bateaux à aube sont plus stables que les navires à hélice. Mais on doit remarquer que l'antique système à roues n'est utilisé que pour de faibles tonnages ; et des considérations techniques, qui paraîtraient un peu ardues, semblent indiquer que le système de M. Schlick ne saurait donner de bons résultats appliqué à des navires de grande dimension.

LE BILLARD OVALE.

Un inventeur anglais a imaginé un billard de forme ovale qui, à en juger par ses brillants débuts, paraît destiné à supplanter avant peu les tables rectangulaires. Plusieurs des premiers clubs londoniens l'ont, en effet, déjà adopté.

Parmi ses avantages, il faut d'abord citer celui-ci : il dispense les joueurs de prendre des attitudes ou fatigantes ou grotesques que les angles leur imposaient pour certains coups. En outre, il permet de varier à l'infini les effets du carambolage.

Durant les premières séances, l'oval *billiard* déconcerte profondément le joueur, car les angles produits par la bille, quand elle prend contact avec le bourrelet, sont très différents de ceux qu'on observe sur une table oblongue. Mais le jeu offre au novice un intérêt qui grandit rapidement, à mesure qu'il triomphe des difficultés.

M. Weiss, le fameux champion anglais,

qui s'essayait sur la table ovale au moment où fut prise la photographie que nous reproduisons, exprima son impression sous une forme pittoresque :

— La science des angles de la table ovale est à la science de ceux de la table oblongue ce que le bridge est au whist.

Nos princes du carambolage seront-ils du même avis ?

LA LÉGENDE DE LADY GODIVA.

Tous les trois ans, la ville de Coventry (Chester) célèbre par un *pageant* la gloire de la bonne dame Godiva qui, au moyen âge, sacrifia sa pudeur au bonheur de ses compatriotes.

Rappelons brièvement l'héroïque et charmante légende.

En l'an 1507, lady Godiva supplia son époux, le farouche Léofric, comte de Chester, de diminuer les impôts dont il accablait ses sujets. Elle n'en reçut que cette sauvage réponse : il ne lui donnerait satisfaction que si elle traversait toute nue les rues de Coventry.

La légende (si joliment illustrée par Jules Lefebvre) dit que la bonne comtesse accepta l'épreuve. Sans autre vêtement que son opulente chevelure, elle traversa la ville sur un palefroi qu'une suivante menait par la bride. Mais elle avait supplié les habitants de s'enfermer chez eux, ce qu'ils firent, à l'exception d'un indiscret qui recut, à titre de châtiment, le sobriquet de *Peeping Tom* (Thomas l'épieur).

Depuis près de deux siècles, Coventry organise donc tous les trois ans une brillante fête en l'honneur de l'héroïne. Cette année, un différend s'est élevé entre la municipalité et certaines associations protestantes, alarmées à la pensée que le fameux épisode serait reconstitué « avec autant de réalisme que possible ».

De fait, les organisateurs du *pageant* avaient retenu les services de la Milo, une fort jolie spécialiste de poses plastiques, qui devait réincarner, en son « costume » historique, la bienfaitrice de Coventry. On discuta pendant des semaines sur ce point important : la lady Godiva de 1907 s'exhiberait-elle en maillot ou revêtirait-elle, durant le cortège, le somptueux costume des reines saxonnes ?

Notre photographie prouve que la Milo eut gain de cause. En présence des cent mille spectateurs que la polémique de presse avait attirés à Coventry, elle traversa la ville en un maillot couleur chair dont la hardiesse était à demi dissimulée par un voile léger et par l'opulence d'une chevelure... postiche commandée spécialement à Paris, dit la chronique, et qui ne pesait pas moins de deux livres et demie.

A QUELLE DISTANCE LE TONNERRE SE FAIT-IL ENTENDRE ?

La question est de saison : nous sommes



LES FÊTES DE LADY GODIVA. — La figurante Milo sortant, en 1907, du château de Coventry, par la porte où passa, en 1507, l'authentique lady Godiva.

à la période de l'année où chacun peut faire des observations sur ce point. Arago a, autrefois, fait quelques recherches à ce sujet, mais il ne semble pas que, depuis, on ait étudié ce problème. L'observatoire de Saint-Genis-Laval étant particulièrement bien placé pour des observations de ce genre, M. Luizet, météorologiste à l'observatoire de Lyon, en a profité pour se livrer à une étude de longue haleine.

Il fait remarquer d'abord que, pour recueillir des données exactes, il faut observer au début, ou à la fin de l'orage, plutôt qu'au milieu : lorsque les coups sont

plus espacés, on court moins la chance de se tromper en attribuant à un éclair donné un roulement qui ne lui appartient pas. En outre, il est préférable de tenir compte des éclairs verticaux, entre nuages et terre : leur bruit est sec, et se distingue facilement des roulements produits par les éclairs entre nuages.

La conclusion d'Arago était que le tonnerre ne se fait guère entendre à plus de 25 kilomètres. Un empereur chinois, avant lui, avait adopté un chiffre plus élevé : 40 kilomètres. Cet empereur, qui avait nom Kang-hi, paraît avoir eu un sens d'observation assez développé. Car, en même temps qu'il fixait à 40 kilomètres la distance à laquelle le tonnerre peut se faire entendre, il remarquait que l'artillerie se fait entendre beaucoup plus loin : jusqu'à 30 lieues (120 kilomètres). Ceci est tout à fait exact ; et le bruit de nos pièces d'artillerie modernes peut même aller plus loin. Arago parle de 147 et même de 200 kilomètres : lors des obsèques de la reine Victoria, le canon tiré en rade de Portsmouth se fit entendre à 134 kilomètres.

Depuis 1894, M. M. Luizet a fait plusieurs observations sur les orages : notant la direction de l'éclair, le temps mis par le son du tonnerre à se faire entendre, et se renseignant ensuite sur l'endroit exact où se trouvait l'orage. Les chiffres varient considérablement. Dans trois cas, il a pu entendre le tonnerre venant d'orages qui éclataient à 39, 42 et 45 kilomètres. Le chiffre de 45 kilomètres paraît être une limite. Dans le cas où il a été observé, les circonstances étaient particulièrement favorables : pas de montagnes ou collines interposées ; air très calme.

Mais bien souvent le tonnerre a une portée faible. M. Luizet a constaté, en effet, plusieurs fois, qu'un orage qui éclatait à 15 kilomètres seulement de distance ne se faisait pas du tout entendre. C'est la confirmation d'une observation faite en Hollande par Muschenbrock, à savoir qu'il peut tonner à la Haye sans qu'on en entende rien à Leyde, à 4 lieues de distance.

En somme, le tonnerre peut s'entendre encore à 45 kilomètres de distance, et il peut ne plus être perçu à 15 kilomètres. Beaucoup de circonstances, en effet, peuvent s'opposer à la propagation lointaine du son.



Une nouveauté sportive : le billard ovale.